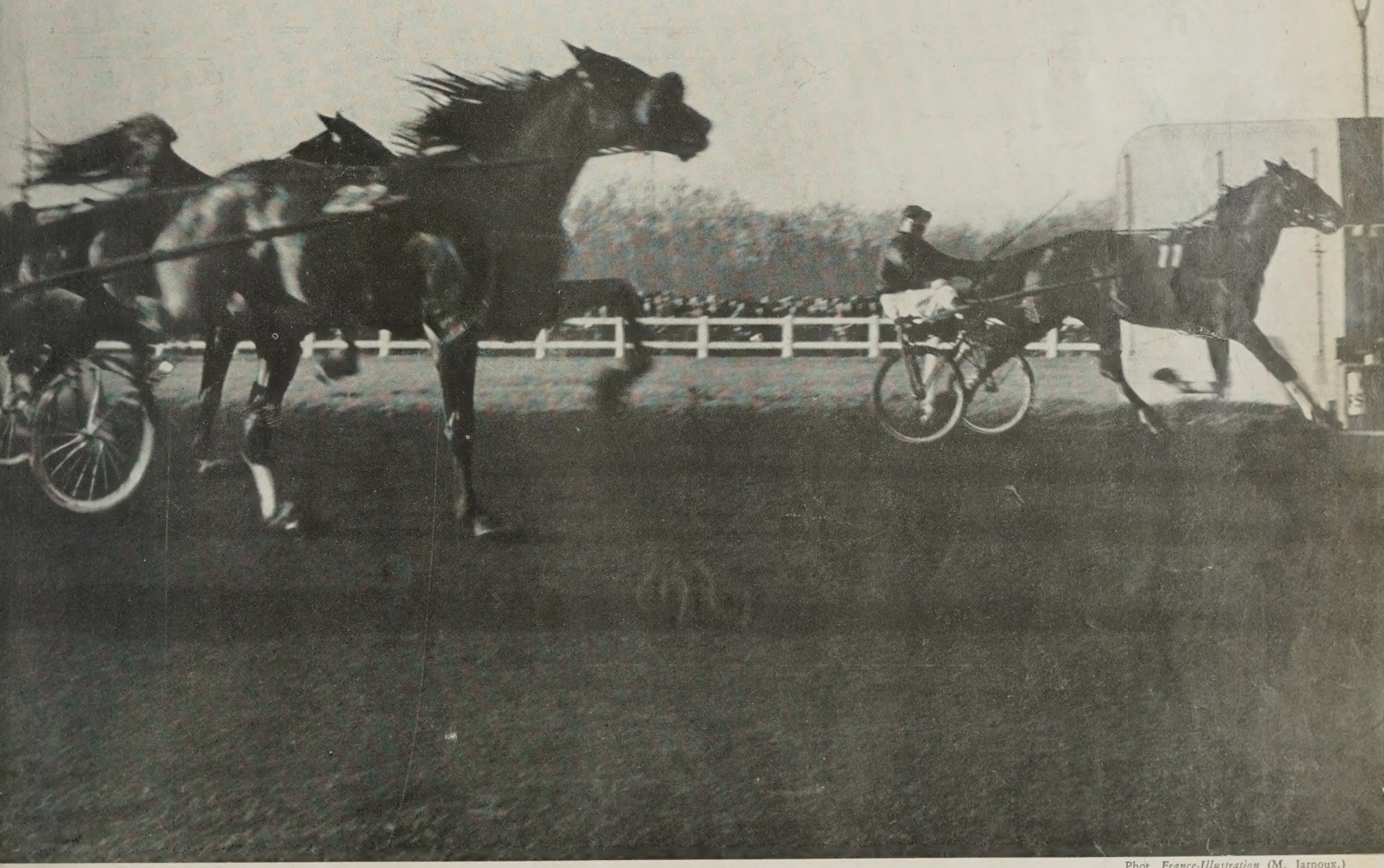
N° 172 29 JANVIER 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux.)

A VINCENNES, VICTOIRE FRANÇAISE DANS LE PRIX D'AMÉRIQUE

La célèbre course internationale au trot attelé, dotée de 3 millions de francs, a été remportée de justesse par le cheval français Venutar devant le favori italo-américain Mighty Ned. L'élite des trotteurs européens participait à cette épreuve qui, favorisée par un soleil printanier, connut un grand succès de foule.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT DE FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. » (Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.) Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

A LA MANIÈRE DE...

— Vous reconnaissez avoir dévalisé une banque à l'aide d'une traction avant ?

— Oui, monsieur le président. Je devais me créer des ressources nouvelles, alors j'ai opéré un prélèvement exceptionnel.

MADAME EST A LA PAGE

— Je gaspille ?... Je gaspille?... Non, mais tu n'as pas la prétention de faire contrôler mes dépenses par la Cour des comptes ?...

LES GRANDS SPORTIFS

— Je dois partir aux sports d'hiver. Vendez-vous des skis antidérapants ?

LES GRANDES ESPÉRANCES

— Paraît qu'on va faire un nouveau calendrier.

— Chic !... on y mettra peut-être la « semaine des quatre jeudis » !

SUPRÊME PRÉCAUTION

— Docteur, peut-on divorcer *in extremis* ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Parce que je ne voudrais pas Là-Haut recommencer avec elle une « autre vie » conjugale !...

LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR
★ AV CLOS VOVGEOT ★
propriété de la Maison
MORIN PÈRE & FILS
est le meilleur des Bourgognes

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 172 29 JANVIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LES CONVERSATIONS BAO-DAÏ PIGNON

M. Pignon, haut commissaire de la République en Indochine, a rencontré à Cannes S. M. Bao Daï, à qui il était allé soumettre les propositions gouvernementales en vue de la conclusion d'un accord rapide entre le Viet-Nam et la France. Ces conversations cordiales, qui ont permis de dégager les grandes lignes d'une politique d'ensemble, se poursuivent à Paris avec les collaborateurs de l'ex-souverain. Phot. U. P.

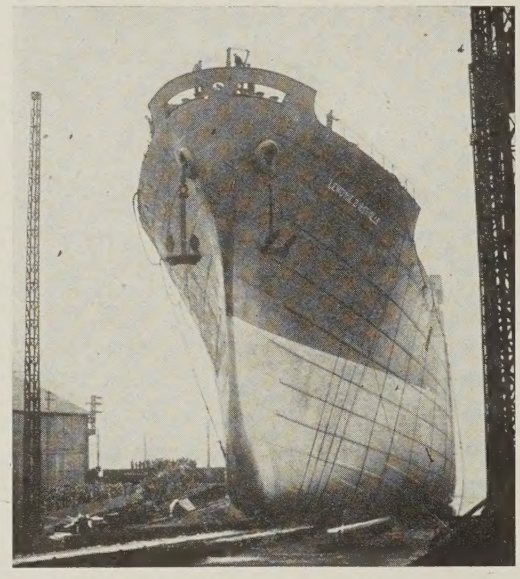
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A BERLIN, M. Otto Suhr, président socialiste du nouveau conseil municipal des zones occidentales de la ville, prononce le discours d'ouverture au Schœneberg Rathaus en présence des trois commandants alliés.

A BERNE, M. Robert Schuman, s'étant rendu en Suisse afin d'examiner les problèmes qui intéressent les deux pays, a été reçu en visite officielle par M. Ernst Nobs, président de la Confédération helvétique.

A OSLO, où s'est ouverte la nouvelle session du Storting, le parlement norvégien, S. M. le roi Haakon, ayant à sa droite le prince héritier Olaf et accompagné de ses aides de camp, prononce le discours du trône.

A PORTO-RICO, le général Marshall, secrétaire d'Etat démissionnaire des U. S. A., va séjourner pendant quelques semaines dans une propriété de San-Juan, où il est l'hôte de l'amiral Daniel E. Barbey.



A BORDEAUX, le nouveau cargo de 9.200 tonnes, *Le Moyne-d'Iberville,* a été lancé aux Chantiers de la Gironde. Ce dernier-né de la « Transatlantique » sera mis en service sur la ligne du golfe du Mexique.

AU CHESNAY, l'ex-reine Amélie de Portugal, âgée de quatre-vingt-trois ans, mère du roi Manoël, qui abdiqua en 1910, relève au château de Bellevue d'une maladie qui a donné des inquiétudes à son entourage.

A PARIS, à l'issue d'une représentation de gala donnée pour le 25e anniversaire de la création de *Knock,* M. et Mme Vincent Auriol sont venus féliciter Louis Jouvet en présence de l'auteur, M. Jules Romains.

A BRUXELLES, les ministres de la Défense nationale des nations signataires du Pacte occidental ont procédé à de longs échanges de vues. De g. à d., M. Ramadier, M. de Fraiter, sir Alexander et M. Schokking.

A RHODES, les leaders des délégations d'Israël et d'Egypte, chargés de jeter les bases de l'armistice en Palestine, se rencontrent avec le docteur Ralph Bunche, médiateur désigné par les Nations Unies.

EN MARGE DES ÉMEUTES DE DURBAN

LA QUESTION DES RACES EN AFRIQUE DU SUD

par ANDRÉ SIEGFRIED, *de l'Académie Française*

L'UNION SUD-AFRICAINE A ÉTÉ LE THÉATRE D'ÉVÉNEMENTS PARTICULIÈREMENT GRAVES. A LA SUITE D'UNE RIXE DONT LES CAUSES SONT ENCORE MAL ÉTABLIES, DES BANDES DE ZOULOUS ONT ENVAHI LA VILLE DE DURBAN ET Y ONT PILLÉ ET INCENDIÉ LES MAGASINS ET LES DEMEURES INDIENNES. PLUS DE CENT INDIENS ONT ÉTÉ TUÉS ET CINQ CENTS, BLESSÉS, TANDIS QU'UNE TRENTAINE DE MILLE AUTRES SE RÉFUGIAIENT DANS LA CAMPAGNE. CE MASSACRE EST UN NOUVEL ÉPISODE DE LA LUTTE RACIALE QUI DÉCHIRE L'AFRIQUE DU SUD ; LUTTE DONT NOTRE ÉMINENT COLLABORATEUR M. ANDRÉ SIEGFRIED EXPOSE ICI LES RAISONS.

Les problèmes qui naissent du contact de deux races dans une même société sont angoissants, car, de quelque côté qu'on les envisage, on n'en voit pas la solution, les Etats-Unis le savent bien, l'Afrique du Sud également, avec ses Noirs et ses Indiens.

L'Union Sud-Africaine, dans ses quatre provinces (du Cap, du Natal, de l'Orange et du Transvaal), contient 11 millions 392.000 habitants, mais dans ce total les Blancs ne figurent que pour 2 millions 372.000 ; il y a par contre 7 millions 806.000 Noirs, 928.000 métis et 285.000 Indiens. Il ne s'agit donc pas d'une colonie d'exploitation dans laquelle l'Européen se limite aux fonctions de chef, mais d'une colonie de peuplement dans laquelle l'ouvrier blanc subit forcément la concurrence du travailleur de couleur : d'où l'âpreté d'une défense où le premier ressent la hantise de se voir débordé, déchu de son niveau de vie, synonyme pour lui de civilisation. La question se complique de la présence d'une population originaire des Indes, dont la concurrence menace, à l'étage inférieur, l'indigène, à l'étage supérieur, l'Européen, de telle sorte que la rivalité est pour ainsi dire triangulaire, ce qui complique encore les choses. Pays des problèmes, a écrit Duhamel, combien justement !

Sur la côte, l'Afrique du Sud est un pays de canne à sucre, de vignes, d'arbres fruitiers tropicaux ou méditerranéens, mais sur les hauts plateaux c'est surtout un pays d'élevage, où dans une économie pastorale a surgi tout à coup une structure minière, capitaliste et puissamment mécanisée. Johannesburg, capitale industrielle de l'or, est une ville de 763.000 habitants, dont 332.000 Européens et 385.000 Noirs, où se posent, à l'état aigu, tous les problèmes du XIX^e^ siècle capitaliste, aggravés du fait que, par-dessus le marché, le capitaliste est blanc et le prolétaire, noir. L'effectif spécial des mines d'or comprend 41.000 Européens et 318.000 Noirs. Une industrie, dès maintenant importante, s'est développée qui comprend, dans l'ensemble de l'Union, 133.000 Européens et 300.000 Noirs.

Ces chiffres disent assez clairement par eux-mêmes qu'il y a une classe ouvrière blanche, spécialisée dans le travail qualifié, fortement syndiquée, bénéficiant de salaires élevés : 1 livre et demie à 2 livres sterling par jour. La main-d'œuvre noire, par contre, est systématiquement reléguée dans le travail du manœuvre, avec des salaires sans doute quatre à cinq fois inférieurs : 2 shillings 6, logés et nourris dans les mines, 8 à 10 shillings dans l'industrie. Le patronat emploierait assez volontiers l'homme de couleur dans des travaux comportant une éducation de métier, mais la résistance syndicale blanche est intransigeante : le Noir doit demeurer simplement un travailleur de force, suivant l'expression britannique, un *unskilled*. La loi confirme ce privilège : il est illégal pour l'indigène de se syndiquer, donc de faire grève ; une loi d'apprentissage draconienne l'empêche en fait de recevoir l'instruction technique qui lui permettrait de s'élever. Il est, du reste, dans la vie sociale soumis au régime de la ségrégation, c'est-à-dire qu'il ne peut résider où il veut ni circuler sans une « passe » que la police est en droit de lui demander à tout instant. Le développement urbain a été si rapide que les Noirs venus de leurs « réserves », de la campagne où ils ne vivaient que mal, se sont accumulés dans des quartiers surpeuplés, où, mal logés, mal éclairés, sans égouts souvent, ils mènent une existence misérable : proie évidente pour l'agitation communiste, doublée de rancune raciale.

Ainsi l'indigène est maintenu sous le talon, sans représentation, sans possibilité de s'élever, souffrant du mépris ethnique et social où il est tenu : on ne lui serre pas la main, on l'appelle Charlie ou de n'importe quel nom, jamais « monsieur », il ne serait pas question qu'on l'invite à déjeuner, même instruit, même éduqué... La ségrégation se défend comme une mesure raisonnable, mais non pas dans le mépris. Ce qui apparaît choquant, à vrai dire impardonnable, c'est de prétendre reléguer toute une race, et pour toujours, à l'étage inférieur, non seulement dans les relations de chaque jour, mais dans le statut technique du travailleur. « Il est incapable de remplir un rôle d'ouvrier qualifié », dit-on. Ce n'est pas l'avis des patrons, d'autant plus que dans ce pays de castes l'ouvrier blanc a pris l'habitude de se faire seconder par des ouvriers noirs : il les dirige et parfois se contente de les regarder travailler.

Si une concurrence déloyale était permise à l'indigène l'Européen qualifié n'aurait rien à en redouter, sa supériorité même le protégeant. Il n'en serait pas de même du Blanc sans métier, sans compétence particulière, car qui voudrait le payer plus cher que le Noir pour un travail qu'il ne ferait pas mieux ? C'est ici qu'apparaît le problème, terrible, du « pauvre Blanc » : celui-ci accepte-t-il, pour trouver un emploi, un salaire inférieur, le voici ravalé au niveau de vie de l'homme de couleur ; refuse-t-il d'abaisser ses prétentions, justifiées peut-être par sa race, mais non point par son mérite, le voilà condamné au chômage, au nom de sa fierté, et il sombre dans un paupérisme chronique où sa dignité finit par se perdre. Il y a eu naguère en Afrique du Sud de nombreux « pauvres Blancs », et ils existent encore.

S'ils sont moins nombreux c'est, d'une part, que le pays a été prospère et, de l'autre, que l'Etat les emploie systématiquement par préférence, mais ils pourraient reparaître et reparaîtraient certainement si la « barrière de couleur » ne contenait arbitrairement et injustement la concurrence indigène.

Mais le régime actuel peut-il, à la longue, être maintenu ? Les meilleurs éléments de la race noire souhaitent s'élever, s'en montrent capables. Devant ce progrès le Blanc s'effraie, se voit déjà envahi, pénétré, submergé, menacé de *misgeneation*, c'est-à-dire d'un mélange des sangs qui lui fait horreur. Mais si l'injuste et dégradante exclusion continue ne s'expose-t-on pas à une révolte à la Spartacus ? Dès maintenant le vol, le crime, le viol sévissent dans les faubourgs de Johannesburg ; ils pourraient quelque jour se développer en révolution, à la faveur de quelque grève générale (car il y a des syndicats noirs occultes) où la rancune ethnique se doublerait de rancœur prolétaire : les meneurs seraient sans doute des syndicalistes demi-mystiques, demi-sorciers, poussés en sous-main par une propagande communiste se prévalant d'arguments ethniques autant que sociaux. Pendant quelque temps le tank, la mitrailleuse peuvent suffire, mais pas indéfiniment, de sorte que le problème noir subsiste, non résolu.

Parallèlement au problème noir il y a un problème indien : la récente émeute de Durban, véritable pogrom, en est le signe. La question indienne ressemble à la question indigène, mais elle est plus complexe en ce sens que l'Indien est essentiellement un intermédiaire, de sorte qu'il soulève l'hostilité du Noir comme celle de l'Européen.

Les Indiens de l'Union sont presque tous dans le Natal, au nombre de 233.000 dans cette province, contre 285.000 dans l'ensemble du pays. Au Natal les « Asiatiques » sont 228.000, les Européens, 233.000, les Noirs, 1 million 609.000, les métis, 23.000. Mais à Durban, la capitale, ville de 358.000 habitants, les Indiens sont 113.000, les Européens, 125.000, les Noirs, 109.000, les métis, 10.000. Or l'élément indien est prolifique : il sera bientôt, il est déjà plus nombreux que l'élément blanc dans cette cité, de création anglaise, qui se veut « européenne » et de civilisation occidentale. Sans doute ces chiffres ne sont-ils pas massifs, mais le problème, ainsi concentré dans une province et dans une agglomération urbaine, n'en est pas moins aigu. Il n'est du reste que le reflet d'un problème qui se pose également sur toute la côte orientale de l'Afrique et, en général, sur le pourtour de l'océan Indien : l'Inde déborde ethniquement hors de ses frontières, ses émigrants envahissent le Kenya, le Tanganyika, le Mozambique, on les trouve à Madagascar, à Maurice, à La Réunion. N'oublions pas que l'Inde, sous la forme de l'Hindoustan et du Pakistan, est devenue un Etat souverain décidé à jouer son rôle dans le concert des puissances : de ce fait, la question indienne n'est plus seulement ethnique ou sociale, elle devient politique.

Il n'y a pas toujours eu d'Asiatiques dans l'Union Sud-Africaine. C'est pour servir de main-d'œuvre dans la culture de la canne à sucre que les planteurs du Natal, à partir de 1860, ont commencé d'introduire des travailleurs indiens, engagés selon des contrats de cinq ans, comportant un demi-servage (*indentured labour*) : ceux-ci pouvaient ensuite, leur temps achevé, soit se rengager, soit se faire rapatrier, soit rester comme colons libres. La majorité d'entre eux ont choisi de rester, non plus dans les plantations, mais surtout comme ouvriers de la ville ou comme commerçants. En même temps une immigration libre continuait, composée de marchands, surtout musulmans (les autres étaient plutôt hindous), vivant du négoce et, dans une large mesure, de l'exploitation de leurs compatriotes ou des indigènes.

Il s'est ainsi constitué à Durban une classe d'Indiens riches, propriétaires généralement des grands magasins, mais la masse est demeurée pauvre, avec un niveau de vie souvent à peine supérieur à celui des Noirs. Les quartiers « asiatiques » sont surpeuplés, les logements y sont insuffisants, les taudis, nombreux. Le problème indien apparaît d'une part comme un problème de paupérisme, très semblable à celui qui résulte, à Johannesburg, d'un afflux excessif d'indigènes : la population blanche se voit obligée de soutenir de ses taxes municipales un paupérisme exotique, elle le fait parce qu'il le faut, mais sans enthousiasme, d'autant plus que l'Indien n'est pas électeur. On le supporte, on trouve qu'il est bien nombreux, différent par la race et par les mœurs.

A l'autre extrémité cependant le problème prend un tout autre aspect, du fait que toute une section de ces Asiatiques est au contraire trop riche, qu'ils envahissent insidieusement les positions tenues par les Blancs. Quand nous pensons aux Indiens nous évoquons Gandhi, qui fit du reste le début de sa carrière à Durban comme avocat, mais nous oublions trop que l'Inde est un des pays du monde où le sens de l'argent, du négoce, de la spéculation est le plus aigu. L'Indien est un trafiquant génial, insinuant, infatigable ; ses besoins sont minimes, ses bénéfices s'accumulent d'autant ; il devient riche de ses privations mêmes. Son principal, presque son unique placement est la terre : il achète terrains et maisons, qu'il meuble luxueusement pour l'apparat, quitte à n'y occuper que quelques chambres ; on le voit dans de somptueuses autos américaines, et c'est un signe extérieur de sa fortune et de son succès.

Comme intermédiaire, courtier, il est incomparable. Le Juif, le Grec, l'Arménien, le Chinois lui ressemblent, mais il n'est inférieur à aucun d'eux ;

l'Européen, quant à lui, ne peut lutter avec ce subtil concurrent, qui travaille sans cesse et vit de rien. Il se sent envahi, d'autant que l'Indien est l'homme des familles nombreuses : à Durban le taux de natalité des Blancs est de 20 pour 1.000, celui des Indiens, de 44 pour 1.000 ! Et ceux-ci ne passent pas inaperçus : ce ne sont ni des primitifs ni des sauvages, mais des gens ayant beaucoup de siècles de pensée et de culture derrière eux ; ils sont d'autre part discuteurs, processifs, doués pour l'argumentation à la façon orientale, bien décidés à faire valoir leurs droits, à s'appuyer au besoin sur ce Pakistan ou cet Hindoustan qui viennent de naître à l'existence politique.

On devine le péril qui se dessine ainsi. L'immigration en provenance de l'Inde a été arrêtée, interdite, mais c'est trop tard : le simple jeu d'une natalité débordante suffit à rendre cette présence envahissante, dangereuse. Les Blancs craignent à la longue de se voir évincés : dès maintenant nombre d'entreprises, de magasins, de terrains, d'immeubles leur échappent ouvertement ou subrepticement. Qu'on accorde le bulletin de vote aux Asiatiques, ils sont virtuellement plus nombreux que les Blancs : aura-t-on à Durban un maire indien ? La défense a pris la même forme qu'avec le Noir : refus du droit de vote, ségrégation, c'est-à-dire interdiction de résider ailleurs que dans certains quartiers, interdiction d'acheter terrains et immeubles dans les zones réservées aux Blancs, barrière étanche contre l'immigration.

Il ne s'agit pourtant pas d'un dialogue entre Blancs et Asiatiques, car ces derniers sont aussi en contact avec le Noir. Celui-ci leur est nettement inférieur, il n'est même pas question de les comparer. Il y aurait un grave péril pour l'Européen si Indiens et indigènes faisaient cause commune contre lui, mais ce n'est pas ce qui se produit. L'Occidental a la réputation de traiter durement les races locales qu'il colonise, mais ce serait une grave erreur de croire que d'autres valent mieux que lui. « Monsieur Vautour » est peut-être blanc, il est aussi indien, et sans scrupule, et sans égards pour le malheureux Zoulou auquel il loue la maison de pacotille qu'il a fait construire pour en tirer le maximum de bénéfices. Propriétaire sans pitié, l'Asiatique est aussi entremetteur et prêteur d'argent sans merci. La haine qui ailleurs s'accumule contre le Juif, contre l'Arménien s'accumule ici contre ce trafiquant brun aux yeux noirs, aux cheveux luisants, à la démarche onduleuse.

Sans doute faut-il voir là l'origine obscure des troubles à la fois ethniques et sociaux qui viennent d'ensanglanter Durban. Qu'on se reporte aux pogroms de Pologne, aux massacres d'Arménie, la comparaison éclairera bien des choses. Une vue superficielle suggérera que les Blancs, après tout, n'ont qu'à se féliciter d'une rivalité qui divise leurs concurrents. Ce serait une erreur que de s'en tenir à pareille conclusion, car de semblables émeutes sont au contraire le signe d'un trouble profond : ces races qui vivent côte à côte n'ont pas trouvé le *modus vivendi* qui leur permettrait de prospérer ensemble dans l'atmosphère de la paix : l'une l'emporte par le nombre, l'autre, par l'habileté commerciale, la troisième (la nôtre), par la supériorité de l'organisation, mais elles ne réussissent pas à concevoir un système de relations sociales susceptible d'assurer parallèlement leur épanouissement normal. Il y a incompatibilité d'humeur, même quand les individus parviennent individuellement à s'élever. Le Sud aux Etats-Unis, l'Union Sud-Africaine sont à cet égard des pays en proie à un germe malsain : ils paient, et sans doute à la place de beaucoup d'autres, le prix de cette conquête blanche qui, depuis quatre siècles, s'est répandue sur le monde et contre laquelle le monde, à son tour, commence dangereusement à protester.

L'EMPRUNT DE LA RECONSTRUCTION

Lundi dernier le gouvernement a lancé un emprunt 5 % perpétuel pour la reconstruction et l'équipement, qui s'inscrit dans le programme de redressement économique et de stabilité monétaire qu'il s'était tracé. Le secret avait été soigneusement gardé sur une opération que l'on n'attendait guère que pour février. Mais, estimant le climat favorable, les ministres réunis le 20 janvier en conseil extraordinaire approuvaient les modalités de l'emprunt et la date de lancement proposées par M. Maurice Petsche.

Le nouveau ministre des Finances, tout en inscrivant l'emprunt dans le cadre de la pure orthodoxie financière, s'est efforcé de lui donner un aspect susceptible de satisfaire les épargnants, dont la confiance en l'Etat a été soumise dans le passé à de rudes épreuves. C'est ainsi que les porteurs de titres de rente française inférieure à 4 % (sauf l'emprunt libératoire 3 % 1946) trouveront dans les dispositions nouvelles une compensation à la réduction de leur capital. Leurs titres, en effet, seront acceptés au pair pour un montant égal à la somme d'argent frais qu'ils apporteront à l'emprunt. D'autre part, l'Etat garantit l'inconvertibilité de la nouvelle rente pendant dix ans, et les porteurs auront la faculté dans l'avenir d'apporter leurs titres en souscription à tout emprunt dont les conditions seraient plus avantageuses. Enfin, des dispositions particulières viennent favoriser les petits rentiers âgés de plus de soixante ans, non inscrits à l'impôt général sur le revenu. L'emprunt n'a pas été limité dans son montant et les 100 milliards que le gouvernement entendait obtenir seront, de l'avis des techniciens, dépassés. M. Henri Queuille s'efforce d'ailleurs d'obtenir qu'une trêve soit apportée aux dissensions politiques, le succès de l'opération devant rétablir la confiance dans la monnaie et affirmer la volonté de redressement de notre pays.

M. Maurice Petsche annonce a la presse le lancement de l'emprunt.

Une récente photographie de Tchiang Kai Chek et de la maréchale.

TCHIANG KAÏ CHEK QUITTE LE POUVOIR

Les revers désastreux subis par les armées nationalistes de Chine rendaient intenable la position du maréchal Tchiang Kai Chek, président de la République, réinvesti l'an dernier, et dont la présence constituait un obstacle aux négociations de paix. Tchiang Kai Chek s'est résolu à démissionner. Le 21 janvier, il adressait un « message d'adieu » au peuple chinois, son retrait « temporaire » devant permettre, disait-il, une conclusion rapide de la paix en Chine. Puis il quittait Nankin en avion pour gagner sa ville natale dans la province du Tché-Kiang. Dès le lendemain les troupes nationalistes évacuaient Pékin, et le vice-président de la République, Li Tsoung Jen, annonçait que le gouvernement acceptait d'entamer des pourparlers avec les communistes sur la base des huit conditions posées par Mao Tse Toung le 15 janvier.

Le maréchal Tchiang Kai Chek avait pris, en 1925, la succession de Sun Yat Sen, le « père de la République », à la tête de la révolution nationale du Kuomintang. Après le triomphe de celle-ci il assura l'unification de la Chine avec l'appui des communistes, dont il se sépara dès 1927. Durant huit ans, de 1937 à 1945, il avait lutté énergiquement contre les Japonais, mais après la victoire il ne put parvenir à mettre de l'ordre dans les armées et dans les affaires de la République chinoise, qui s'effondre aujourd'hui sous l'assaut des communistes victorieux.

10 JOURS CHEZ LES MINEURS (*)

par notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

PUISQUE l'on modernise et que l'on équipe à neuf le bassin du Nord et du Pas-de-Calais, comment se fait-il que sa production n'ait pas augmenté de façon notable ? Les techniciens ont dit : « Il faut rénover le matériel ou disparaître. » Ils ont été écoutés, et des milliards ont été investis dans les mines. Pourtant la moyenne du rendement individuel reste inférieure à celle de 1938. Pour *sortir* chaque semaine le même tonnage de charbon qu'avant guerre il a fallu augmenter sensiblement les effectifs, bien que la durée du travail hebdomadaire soit passé de quarante à quarante-huit heures. Faut-il en conclure que ces travaux et ces dépenses étaient inutiles, puisque les courbes d'extraction se refusent à monter en flèche ?

Il y a quinze jours nous citions un vieux théorème cher aux statisticiens : productivité égale équipement multiplié par rendement. Si la production n'augmente pas notablement bien que l'équipement s'améliore peu à peu, c'est donc indiscutablement parce que le rendement reste insuffisant.

A la veille de la nationalisation on entendait dire fréquemment : « Le mineur est las de travailler pour enrichir les patrons, lorsqu'il travaillera pour l'Etat il produira deux fois plus. » Or la nationalisation a été faite, et le rendement n'a guère augmenté. Qui plus est, il n'a même pas atteint son chiffre d'avant guerre.

Il semble bien que la cause primordiale de cette situation paradoxale est l'instabilité du climat social de ces dernières années : au lendemain de la libération l'ensemble de la classe ouvrière, forte de la résistance qu'elle avait opposée à l'ennemi, pensa que l'époque des révolutions était arrivée. Il y avait eu pendant quatre ans une sorte d'*union sacrée* née de la lutte commune contre l'envahisseur et l'on crut cette unité indestructible et, comme telle, capable de servir de base à de vastes conquêtes.

Dans les mines ces espoirs furent plus grands encore que partout ailleurs : d'abord parce que le mineur se considérait, à juste titre, comme plus évolué et ensuite parce que, témoin direct d'une emprise ennemie particulièrement violente, il eut tendance à juger l'ancien régime à travers l'optique déformante de l'occupation.

(*) Voir *France-Illustration* du 15 janvier 1949.

DE NOMBREUSES CITÉS ONT ÉTÉ DÉTRUITES PAR LA GUERRE. IL FAUT LES RECONSTRUIRE RAPIDEMENT, ET LES URBANISTES FONT SORTIR DU SOL DE VÉRITABLES VILLAGES AUX MAISONS COQUETTES ET CLAIRES, ENTOURÉES D'ARBRES ET DE JARDINS, QUI FONT OUBLIER LES VIEUX CORONS SORDIDES DONT DOIVENT ENCORE SE CONTENTER BIEN DES FAMILLES DE MINEURS.

CERTAINES DES VILLES DU BASSIN ÉTANT CONSTRUITES AU-DESSUS DES MINES, LES MAISONS S'AFFAISSENT PEU A PEU ET DOIVENT ÊTRE ÉTAYÉES. — INTÉRIEUR TYPE D'UN MINEUR LOGÉ DANS UNE DES NOUVELLES MAISONS. TOUT Y EST CLAIR ET CONFORTABLE.

DE NOMBREUX CENTRES D'APPRENTISSAGE ONT ÉTÉ CRÉÉS DANS LE BASSIN POUR FORMER LES FUTURS MINEUR

Lorsque l'Etat arriva le mineur pensa comme beaucoup d'autres que le pays reconnaissait implicitement par la nationalisation le bien-fondé de ses revendications et que, en un mot, il était vainqueur. C'est alors qu'est venu le temps des désillusions : non seulement l'unité s'est effritée peu à peu, non seulement les syndicats ont fini par se dresser les uns contre les autres et par se déchirer eux-mêmes, mais l'Etat s'est révélé un patron moins accommodant qu'on ne l'espérait, car, ne serait-ce qu'en matière de salaire, il ne peut que donner l'exemple.

Si l'on ajoute à cela la hausse constante du coût de la vie, on conçoit que la porte est largement ouverte à toutes les propagandes et que, dès lors, exploiter les mécontentements et les transformer en revendications n'est qu'une affaire d'habileté et d'organisation. Or il est un parti dont il faut reconnaître qu'il a su s'organiser. Il possède des moyens d'information puissants : journaux bien présentés, affiches nombreuses et *parlantes*. Il est rompu aux techniques de persuasion et sait habilement faire oublier au bon moment ses ambitions politiques pour se présenter comme le champion exclusif des revendications purement professionnelles. Ainsi le résultat est inévitable, d'autant que *l'opposition* manque le plus souvent de discipline et de moyens.

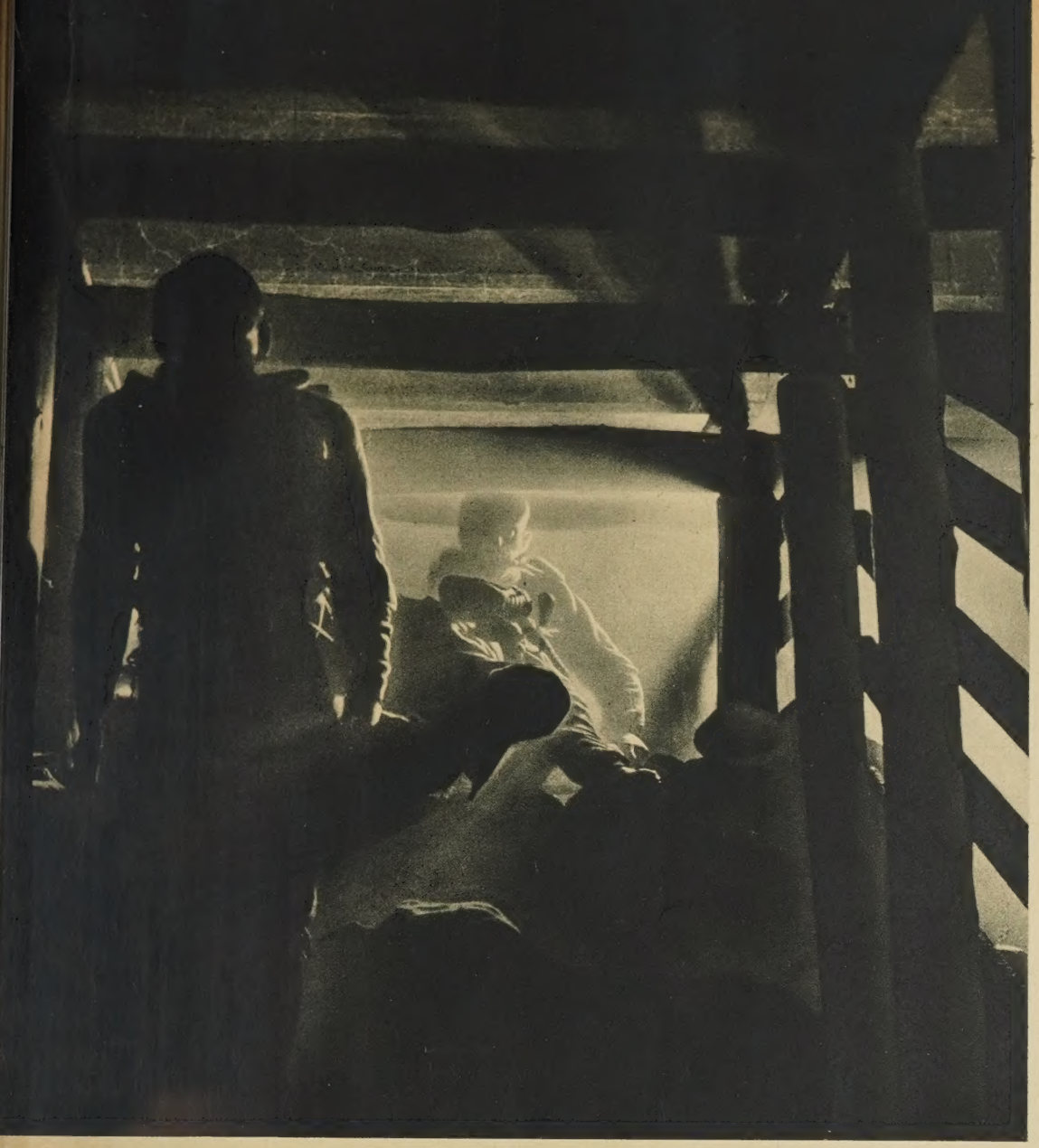
Cela explique pourquoi 130.000 des 190.000 ouvriers employés dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais votent pour la C. G. T. ; pourquoi cinq ans après la nationalisation on peut lire sur les murs des inscriptions telles que *Lacoste assassin* ou *Les mineurs vaincront parce qu'ils sont les plus forts*, pourquoi enfin les grèves se succèdent à une cadence d'autant plus accélérée que l'Etat est plus critiqué.

Pourtant il ne devrait pas être impossible de faire comprendre au mineur que lorsqu'il se met en grève non seulement il appauvrit la France, mais il oblige le gouvernement à acheter outre-Atlantique, *en dollars*, le charbon qui manque au pays par suite de l'arrêt de la production.

On a pu croire d'ailleurs au lendemain de la dernière grève qu'un renversement d'opinion était sur le point de se faire. Des signes certains de lassitude se sont manifestés dans la classe ouvrière. Quelques syndicalistes écœurés par les pressions diverses ont, paraît-il, déchiré leur carte. Enfin le rendement a augmenté très sensiblement puisqu'il a dépassé le millier de kilos. Il serait cependant présomptueux de croire à un revirement. Si la C. G. T. a perdu quelques éléments, elle est en train de regrouper ses forces. Si le rendement s'est accru, c'est parce que six semaines de chômage font dans un budget de mineur une brèche qu'il importe de combler rapidement et parce que toute grève est suivie d'une période de stabilité pendant laquelle les syndicats atténuent leurs revendications.

Il est évident qu'un *climat* dans lequel syndicalisme et politique finissent par supplanter les autres exigences ne peut qu'être préjudiciable au rende-

A LA COOPÉRATIVE CENTRALE DES MINES, A BEAUMONT-EN-ARTOIS, TONNEAUX DE BEURRE A L'INTÉRIEUR D'UNE DES CHAMBRES FROIDES.



Au poste central de secours de Lens, entrainement du personnel dans une chambre a fumée.

Un des héroiques sauveteurs du poste central.

A la C. G. T. de Lens, commerçants venant se faire rembourser leurs bons de solidarité.

ment non seulement parce que l'ouvrier se soucie davantage de réunions et de disciplines de parti que de production, mais aussi parce que cette situation ne favorise guère la résolution d'un problème aussi complexe que celui du commandement. Que l'on imagine en effet la position de l'ingénieur pris entre les impératifs de l'extraction et les revendications du délégué mineur...

Enfin il est certain qu'une masse de 190.000 hommes travaillés par les propagandes n'est pas facile à manier, surtout lorsqu'elle est concentrée à l'extrême, au point qu'il suffit d'y toucher en un endroit pour provoquer la réaction de l'ensemble. Autrefois, lorsqu'un puits se mettait en grève, le conflit ne dépassait guère les limites de la concession. Aujourd'hui il suffit qu'une poignée d'hommes décidés décrètent l'arrêt du travail pour que tout le bassin soit paralysé, c'est-à-dire pour que la France voie sa production charbonnière diminuer d'un coup de 55 % sinon réduite à zéro lorsque toutes les mines se mettent en grève au nom de la solidarité.

Mécontentement ou revendications, d'ailleurs, sont-ils légitimes ? Il est indiscutable que le coût de la vie augmente sans cesse, mais il est également certain que la nationalisation a apporté à la situation de l'ouvrier nombre d'améliorations. Le mineur aujourd'hui est logé et chauffé gratuitement, alors qu'autrefois il payait un loyer à la compagnie qui l'employait. Il bénéficie d'un salaire qui, par rapport à celui d'un manœuvre de première catégorie de l'industrie métallurgique (indice 100), est au coefficient 112,5 ou 132 selon qu'il travaille *au jour* ou *au fond*. Enfin il jouit d'une foule d'avantages sociaux, tels que soins médicaux entièrement gratuits — grâce à un système particulier de sécurité sociale — colonies de vacances, coopérative et surtout retraite. Ainsi un ouvrier piqueur ayant quinze ans d'ancienneté, ce qui est courant, marié et ayant deux enfants à sa charge, touche actuellement, *logé et chauffé*, 33.706 francs par mois. On ne peut dire que ce traitement ne permette

POUR MONTRER AU PERSONNEL LA NÉCESSITÉ ABSOLUE DE SUIVRE LES CONSIGNES DE SÉCURITÉ ON ORGANISE DES EXPÉRIENCES AUXQUELLES SONT CONVIÉS DES GROUPES DE PORIONS : RECONSTITUTION D'UN COUP DE POUSSIÈRE. ON VOIT NETTEMENT LA FLAMME SE PROPAGER DANS LES PARTICULES CHARBONNEUSES.

pas de vivre. Il importe, il est vrai, de considérer dans quelles conditions travaille un ouvrier de cette catégorie. Pour cela il faut être descendu au fond, avoir vu ce que représentent d'efforts sept heures quarante-cinq d'abatage accroupi dans une veine haute à peine de 80 centimètres avec parfois les pieds dans l'eau et avec, dans certains chantiers, la menace de l'éboulement, sinon du coup de poussière. Les constitutions les plus robustes n'y résistent pas toujours. La silicose, maladie nouvelle causée par l'absorption massive des poussières créées par les outils percutants, ne tarde pas à faire son apparition, ce qui signifie le changement d'emploi obligatoire, c'est-à-dire le déclassement.

On imagine ce que représente cette menace à une époque où la main-d'œuvre du fond se fait de plus en plus rare.

Quoi qu'il en soit les salaires, et surtout les divers avantages sociaux dont bénéficient les mineurs, représentent pour les houillères une charge fort lourde, et qui l'est d'autant plus qu'elle n'est pas compensée par une augmentation de la production. Cela revient à dire que moins le rendement est élevé et plus le charbon coûte cher, ce qui se conçoit aisément et que prouve clairement la décomposition du prix de revient.

Si l'on exprime les calculs en pourcentages on constate en effet que les salaires y figurent pour 50 % et les charges sociales pour 27 %. La seule main-d'œuvre représente donc 77 % du prix de revient, et comme la plupart des salaires et toutes les charges sociales sont fixes on admettra facilement que pour réduire le prix du charbon il n'y ait d'autre solution que d'en produire plus. Il ne peut en effet être question de diminuer les salaires ou de supprimer certains avantages Cela équivaudrait à déclencher délibérément de nouvelles grèves et serait, d'autre part, pour le moins maladroit, alors qu'on fait l'impossible pour attirer du personnel et pour conserver celui que l'on utilise, problème d'ailleurs difficile à résoudre et auquel on s'est efforcé de trouver un remède en mettant sur pied, parallèlement au plan technique de modernisation, un plan d'équipement social.

Au siège central de la C. G. T. à Lens, où les commerçants de la région continuent à se faire rembourser les bons de solidarité qu'ils ont dû accepter pendant la grève, j'ai été reçu par un jeune *responsable.* Ayant travaillé au fond il connaît les problèmes de la mine. Il connaît aussi ceux du prolétariat pour être lui-même prolétaire, et le tableau qu'il brosse de la situation du mineur ne manque ni d'intelligence ni de subtilité. S'il s'insurge contre les exigences de l'Etat-patron, il reconnaît que la nationalisation, même « incomplète », a apporté au mineur des avantages non négligeables, avantages qui sont d'ailleurs plus le fait « d'une victoire de la classe ouvrière que d'une volonté de l'Etat ». Cependant « la misère est toujours grande », et ne serait-ce que la façon dont beaucoup de mineurs sont encore logés suffit à expliquer bien des mécontentements et bien des états d'esprit.

Il est évident qu'une visite dans quelques corons est, hélas ! édifiante. Il est fréquent qu'une famille de cinq personnes doive se contenter de deux pièces. Certaines cités datent enfin du siècle dernier, c'est-à-dire d'une époque où l'on n'avait que trop tendance à considérer l'habitat de l'ouvrier comme un problème secondaire. C'est à ce moment que sont sortis de terre ces alignements sordides dont la monotonie et la tristesse sont étouffantes.

Construire était donc doublement nécessaire non seulement sur le plan pratique, puisqu'il faut retenir une main-d'œuvre difficile à recruter, mais également sur le plan purement humain. Les cités ont de plus grandement souffert des bombardements, ce qui explique en partie la promiscuité actuelle, dont l'augmentation des effectifs est également responsable.

Puisqu'il fallait construire, il ne pouvait être question de conserver les anciennes méthodes. Les urbanistes, disposant de matériaux et de crédits, pouvaient établir des projets d'ensemble complets et équilibrés, et ils n'ont pas manqué de le faire. Les résultats sont dès à présent concluants : il suffit d'interroger les locataires des nouvelles maisons pour être convaincu que la nationalisation a été pour eux la concrétisation du paradis.

En effet non seulement les grands principes directeurs de l'urbanisme moderne ont été appliqués, mais on s'est efforcé de tenir compte dans les réalisations des traditions et des désirs du mineur. On n'imagine pas dans le *pays noir* que des maisons puissent être construites autrement qu'en brique : c'est donc la brique qui a été employée, de même qu'il n'a été bâti pour l'ouvrier que des habitations individuelles — ou doubles à la rigueur — car les gens du Nord n'admettent pas le système des appartements. Enfin toutes les maisons sont pourvues du confort moderne : cuisinière fournissant l'eau chaude, douche, buanderie, etc.

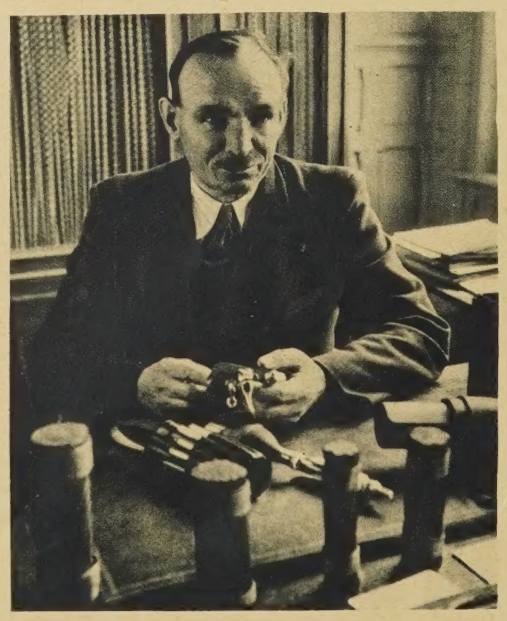
Ainsi depuis 1946 de véritables villages sont nés, avec leurs rues et leurs places, et qui bientôt posséderont leur cité commerciale, leur église, leur école. Déjà 4.000 maisons sont achevées. Le plan, il est vrai, en prévoit 20.000 ; c'est dire l'effort qui reste à accomplir. L'acuité de la crise du logement ne permettant pas d'attendre la fin des travaux, il a d'ailleurs fallu construire 5.000 baraques, ce qui a donné lieu à de véhémentes protestations. Les délégués syndicaux m'ont expliqué « la désillusion des étrangers amenés à grand renfort de propagande et auxquels on n'a pu offrir que des baraquements pour *personnes déplacées* ». Les Polonais en particulier, qui fournissent 40 % de la main-d'œuvre du bassin, ont quelquefois préféré retourner « en démocratie populaire, écœu[illegible] d'existence qui leur étaient faites ».

Que nous sommes loin des premiers enthousiasmes, loin de ce temps où l'on parlait de « bataille du charbon, de rendement à 200 % » et où il semblait que le mineur — n'était-il pas le premier a en être persuadé ? — accepterait les sacrifices les plus lourds simplement parce que l'Etat, et non plus les patrons, le lui demanderait ! Cinq années se sont donc écoulées, et le marxisme bon teint des premiers jours a fait place à l'*offensive*...

Ainsi, après être resté dix jours chez les mineurs, après avoir visité le fond, le jour, les cokeries, les centrales et les usines de synthèse ; après avoir écouté des directeurs et des ingénieurs dont la compétence technique et la volonté de *servir* sont indiscutables ; après avoir écouté des syndicalistes ; après avoir compulsé les dossiers des statisticiens et vu ce qui a déjà été réalisé, on ne peut que reprendre à nouveau la question que nous posions précédemment : « L'époque était-elle bien choisie ? » Il est indubitable que la réponse est négative, mais il est certain que l'on ne pouvait faire autrement que de nationaliser.

Quel est alors le responsable de la crise dont souffrent les mines ? L'Etat a entrepris les travaux de modernisation que l'on ne pouvait différer sans danger et a mis sur pied un plan d'équipement à long terme dont les résultats ont de grandes chances d'être excellents. Il a offert au mineur des avantages sociaux d'une importance incontestable, mais il n'a pu, et telle est la véritable cause du malaise actuel, empêcher la hausse du coût de la vie, qui fournit aux propagandes des arguments décisifs et ouvre ainsi une porte à l'agitation sociale, agitation dont il n'est guère aisé de venir à bout en période de flottement et d'incertitude et qui est cause de l'infériorité du rendement.

Ces divers points expliquent ce déficit que l'on reproche tant aux houillères. Si les charbonnages coûtent cher aux contribuables, c'est précisément parce qu'il a fallu moderniser, c'est aussi parce que les charges sociales sont plus lourdes qu'autrefois ; c'est enfin et surtout parce que le rendement est moins élevé qu'avant guerre, ce qui est vrai aussi pour la Hollande, la Belgique et l'Allemagne.



DEPUIS PLUS DE VINGT ANS M. BERTIEAUX DIRIGE A LENS LE POSTE CENTRAL DE SECOURS.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

McArthur, commandant en chef des forces alliées.

LE JAPON OCCUPÉ

par G. Dollé

Le 2 septembre 1945, a bord du « Missouri », le général Umeza signait la capitulation.

Tombé brutalement du faîte de son orgueil, le Japon impérial a payé d'une défaite sans précédent son association avec le nazisme dans la guerre. Après quatre années d'une occupation docilement acceptée, ce pays renaît pourtant à l'espoir de reprendre une place importante dans la stratégie mondiale. Les Américains ne souhaitent-ils pas d'en faire un bastion avancé de la démocratie face au communisme asiatique triomphant ?

Mais que se passe-t-il au juste dans ce Japon surgi de ses destructions et « démocratisé », où viennent de se dérouler les élections générales à la Diète ? Le vieux Japon est-il vraiment mort ? L'âme japonaise s'est-elle vraiment renouvelée ? Notre correspondant G. Dollé, qui y a vécu ces années d'occupation, s'efforcera de répondre à cette question en soulevant un coin du voile qui masque le toujours mystérieux Japon.

Est-il dans la vie des peuples destinée plus extraordinaire que celle de ce pays ? Jusqu'au milieu du XIXe siècle il a vécu replié sur lui-même, jalousement coupé de tout contact avec l'Occident, vivant au milieu des temps modernes sous une organisation féodale venue du fond des âges. Et ce fut brusquement le réveil forcé, imposé par les « barbares » dont on méprise la grossièreté, mais dont on apprend à connaître la force. Une crise intérieure éclate. En 1868, à l'avènement de l'empereur Meiji, le régime féodal est aboli et remplacé par un régime constitutionnel, le pays se met avec fièvre à l'école de l'Occident. Mais, l'isolement abandonné, voilà les besoins et les ambitions qui naissent. La jeune force ne tarde pas à se manifester avec un succès qui agit comme un stimulant. La guerre avec la Chine, en 1894, rapporte Formose. Après la guerre contre la Russie, en 1904-1905, ce sont les droits sur la Corée reconnus, son annexion en 1910 et l'acquisition du sud de Sakhaline. Dix ans plus tard, l'installation en Mandchourie et, d'un seul coup, l'accession du Japon à la place de grande puissance. Puis la guerre de 1914-1918 procure des bénéfices considérables. Le Japon tire parti de la situation pour déborder sur la Chine chaotique, en obtenir de substantielles concessions et étendre largement sur le continent son influence militaire et économique. Cependant la Chine n'accepta jamais les fameuses « vingt et une demandes » de 1915, qui l'auraient réduite en fait à l'état de vasselage. Elle ne reconnut pas davantage la proclamation d'un Etat mandchou dit indépendant, en fait satellite du Japon. Aussi bien les événements se précipitent : l'incident de Chine en 1937, les hostilités ouvertes, l'adversaire soutenu par les Etats-Unis fidèles à leur politique traditionnelle et inquiets de l'impérialisme japonais. Puis, en 1941, Pearl-Harbor, le coup de folie d'une nation qui ne doute plus de rien : la guerre éclair, les succès foudroyants dans le Pacifique. Cependant la vague perd de sa force et expire. C'est le blocage dans le Sud, puis le station[illegible]ent, le front démesuré à tenir, enfin l'assau[illegible] progressif et méthodique des formidables forces américaines. La flotte taillée en pièces, les îles du Pacifique impossibles à conserver, le sol national lui-même bombardé par des escadres aériennes de plus en plus puissantes qui sèment partout la ruine. Enfin le dernier acte : 6 août 1946, Hiroshima ; 9 août, attaque de la Russie ; le 14, la capitulation, l'écroulement. Le sol sacré et inviolé du Japon connaît à son tour l'occupation.

Comment le pays a-t-il supporté une chute si profonde ? Comment réagit-il ? Quelle est sa situation matérielle ? Où en est sa vie économique ? Quelles sont les perspectives d'avenir ? A ces questions les lignes qui suivent s'efforcent de répondre non par un exposé complet de l'état du Japon, mais par un aperçu des plus caractéristiques de ses actuels aspects.

LA PHYSIONOMIE DE L'OCCUPATION

Le Japonais a suivi son empereur dans la reddition comme il l'eût suivi avec la plus farouche détermination si la résistance sur le sol national, même « atomisé », lui avait été demandée. Certes, au siècle de la bombe atomique les pieux de bambou ne sont pas une arme bien efficace ; une guérilla au Japon pouvait être infiniment longue et inquiétante. Mais la défaite a été reconnue et acceptée ; c'est là le fait essentiel. Puis la crainte a été le sentiment dominant. Ce conquérant, dont les avions innombrables avaient semé la ruine et la mort, ne

A gauche : des étudiants prient pour leurs camarades morts a la guerre. — A droite : des paysans reçoivent au temple des instructions pour le relèvement du pays.

fallait-il pas redouter sa vengeance et ses brutalités ? On fut bientôt rassuré... après quoi la vie à deux peu à peu s'est organisée. La flexibilité du caractère oriental, sa soumission au destin se sont accommodées à l'inévitable. Attitude naturelle, attitude calculée aussi, car on s'est bien rendu compte que toute résistance eût été inutile, qu'on n'en pourrait rien tirer et que l'obéissance au vainqueur était la meilleure des politiques. Soumission souriante, à la japonaise, presque la courtoisie de l'hôte à l'égard de l'invité. L'occupant ne connaît point de rebuffades, on le sert, on le renseigne au mieux. Il n'est point rare de voir des panneaux en anglais : *Welcome to Allied Forces,* bienvenue aux forces alliées. La note est sûrement un peu forcée, ou bien elle trahit quelque intérêt ; mais ce qui est parfaitement naturel, c'est l'accueil des enfants. Point de pierres à la dérobée, point de regards malveillants. Traversez n'importe quel village, vous êtes salué joyeusement d'expressions américaines qu'aucun gosse japonais n'ignore : *Hello ! Good bye !* L'attrait du chewing-gum ou du chocolat n'y est pour rien. Que vous passiez à pied ou en voiture à cinquante à l'heure les cris sont les mêmes.

Ne nous méprenons point. Est-ce à dire que le Japon est heureux, l'âme populaire, satisfaite ? Quand un Japonais vous fait part d'un malheur qui le frappe il se garde bien de prendre un air triste. Les convenances veulent qu'il vous offre un visage souriant. C'est un trait de mœurs bien connu. Qu'on le transpose sur le plan collectif, on aura la physionomie du Japon sous l'occupation.

L'APPAREIL AMÉRICAIN

Le 14 août 1945, jour de la capitulation, l'autorité de l'empereur et de l'Etat a été transférée au commandant suprême pour les puissances alliées ; en même temps le général MacArthur était nommé « Supreme Commander for Allied Powers ». S. C. A. P., comme on l'appelle, c'est bien le général MacArthur, pièce maîtresse de l'occupation, mais c'est aussi, par extension, le nombreux état-major, les services militaires et civils qui l'assistent dans sa tâche. Tout un appareil gouvernemental a été mis en place à Tokio, couvrant les activités publiques, politiques, économiques et sociales. Les Alliés ont, certes, été invités à participer à cette administration centrale. En réalité, à un nombre infime d'exceptions près, tous les cadres sont américains. S. C. A. P. reçoit des directives de la Commission de l'Extrême-Orient, siégeant à Washington et composée des représentants des onze puissances alliées qui ont combattu contre le Japon. Cependant, pour marquer leur position spéciale, les Etats-Unis ont tenu que les directives fussent transmises par leur intermédiaire. Le général MacArthur est encore assisté sur place d'un « Conseil allié pour le Japon », dont font partie seulement les représentants des Quatre Grands du Pacifique : Chine, Etats-Unis, Grande-Bretagne, U. R. S. S. Mais le rôle de cet organisme est purement consultatif.

Enfin l'autorité de S. C. A. P. s'étend physiquement sur le pays entier par des gouvernements militaires dans les préfectures et des *teams* ou équipages dans les principales subdivisions administratives.

A côté de cet appareil gouvernemental militaire il y a les forces armées qui l'appuient. Ces forces appartiennent au « commandement d'Extrême-Orient », dont le chef est aussi le général MacArthur. Elles comprennent au Japon la VIII[e] armée, la IV[e] Air Force américaines, qui occupent le Hokkaido et la plus grande partie de l'île principale de Honshu. La partie sud-ouest de cette même île ainsi que les deux îles de Kyushu et de Shikoku forment une zone d'occupation britannique, actuellement tenue par des troupes australiennes et néo-zélandaises. Mais, il faut le souligner, à la différence de ce qui se passe en Allemagne, *il n'y a qu'un Japon occupé, sous l'autorité d'un chef unique.*

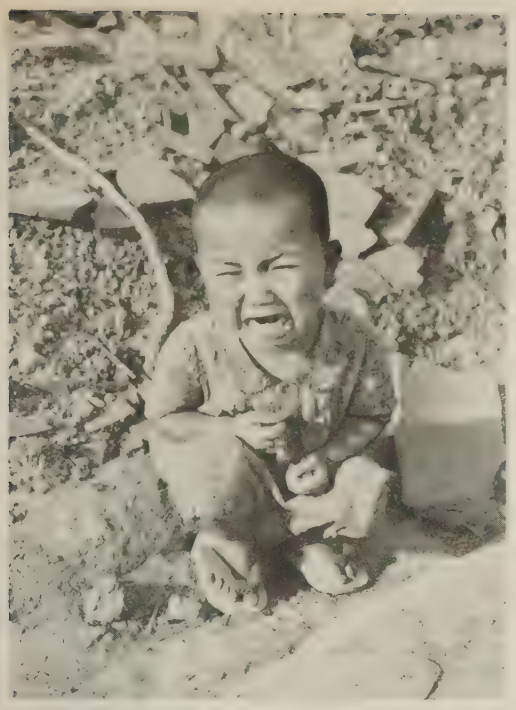
Autre différence : le « Supreme Commander for Allied Powers » ne s'est pas substitué au gouvernement japonais, il s'est superposé à lui. Le gouvernement japonais subsiste avec tous ses rouages : l'empereur, la Diète, le cabinet, les ministères, les administrations locales, et il exerce les pouvoirs normaux de tout gouvernement ; mais il les exerce d'après les directives et sous le contrôle de S. C. A. P., qui pourrait d'ailleurs à tout moment, s'il le jugeait nécessaire, recourir à l'action directe.

La soumission du peuple et du gouvernement japonais à leurs ordres, l'absence de tout mouvement de résistance permettent aux Etats-Unis de tenir le Japon avec peu de forces ; les effectifs des unités d'occupation ont constamment diminué depuis le début et sont devenus squelettiques. Encore la plus grande partie d'entre eux est-elle engagée dans des besognes d'administration, de police, de ravitaillement et d'entretien qui sont purement civiles.

Cependant, dans les conditions présentes, cette armature suffit. La sécurité est absolue et les ordres de S. C. A. P. sont exécutés avec discipline et ponctualité.

A Tokio les troupes d'occupation vont défiler place du Palais-Impérial devant McArthur.

Dans Quiza, les « grands boulevards » de Tokio, une femme agent de police indique son chemin a un soldat américain.



ASSIS AU MILIEU DES DÉBRIS DE CE QUI FUT HIROSHIMA, CE JEUNE « BABY » EN PLEURS EST L'IMAGE DU JAPON RENAISSANT DE SES RUINES.

A IBARAKI, DANS LA CAMPAGNE JAPONAISE EN FLEUR, CETTE FAMILLE PAYSANNE ESPÈRE LE RETOUR DU PÈRE PRISONNIER DES RUSSES.

LES RÉSULTATS

Les buts de l'occupation se trouvent clairement énoncés dans l'ultimatum de Potsdam du 26 juillet 1945, qui débute ainsi :

« L'autorité et l'influence de ceux qui ont trompé le peuple japonais et l'ont conduit à s'engager dans une entreprise de conquête mondiale devront être à jamais éliminées... »

Si l'on met à part l'action contre les individus : désarmement, instauration d'un régime démocratique, réduction de la puissance industrielle — tels étaient les buts poursuivis — où en est-on après trois ans d'occupation ?

Sur le désarmement, point n'est besoin de s'étendre. Il a été réalisé complètement, les formations militaires dissoutes, le matériel, les munitions détruites ; les débris de la marine de guerre, détruits aussi ou répartis entre la Chine, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'U. R. S. S. Il n'y a plus de forces armées japonaises, hors le maintien d'une police terrestre de 125.000 hommes et d'une police maritime de 125 petits bâtiments.

Plus difficile, parce que problème social et non plus technique, était la « démocratisation » du Japon. Il est certain que le vieux féodalisme japonais, qui malgré certaines apparences constituait encore la trame de la société, a été attaqué dans tous ses retranchements. Bornons-nous à citer les principales mesures qui visent à faire du Japon un Etat à l'image des démocraties occidentales.

C'est d'abord la nouvelle Constitution, en vigueur depuis le 3 mai 1947, qui, accompagnée d'une déclaration des Droits de l'Homme, transfère la souveraineté de l'empereur au peuple et fait des deux Chambres élues l'organe suprême de l'Etat. C'est la réforme du code civil qui revise le système familial traditionnel, prive le chef de famille de l'autorité légale qu'il exerçait dans son « clan » et confère à la femme l'égalité des droits politiques, sociaux et économiques. La loi sur les unions de travailleurs, qui reconnaît aux salariés le droit de s'organiser en vue de l'amélioration de leur condition. La loi sur la déconcentration des pouvoirs économiques, qui brise ces énormes holdings familiaux particuliers au Japon et dépouille les dix ou douze familles de « Zaibatsu » ou ploutocrates de leur pouvoir de contrôle sur 80 % des affaires industrielles, commerciales et financières.

Enfin la réforme agraire, qui par une redistribution d'environ un tiers des terres cultivables supprime pour ainsi dire le fermage, faisant ainsi disparaître la dépendance quasi féodale qui existait jusqu'alors entre le propriétaire et le fermier.

Avec la réforme de l'éducation, ce sont là les pièces maîtresses de l'œuvre. Les autorités américaines ne manquent aucune occasion d'exprimer leur satisfaction sur le « magnifique travail » accompli, le *wonderful job*. C'est l'ère des lumières, de la liberté, du bonheur qui s'ouvre pour le Japon, dont le concours pacifique dans le concert des nations est désormais assuré ! Certes, il ne faut ni nier ni sous-estimer la valeur du travail accompli en trois ans. Il faut se demander seulement s'il n'y a pas quelque chose d'artificiel dans cette révolution venue de l'extérieur, imposée par l'étranger, et peut-être craindre les lendemains qu'elle prépare quand la contrainte n'existera plus.

LE POTENTIEL ÉCONOMIQUE

Si nous passons à la réduction du potentiel économique et aux réparations, c'est une autre affaire ; le succès est loin d'être le même. Les Alliés n'ont pas réussi encore à se mettre d'accord sur les principes d'exécution, et rien n'indique qu'ils soient sur le point d'aboutir. Il y a là un chapitre compliqué de l'histoire internationale contemporaine. Marquons-en seulement les points essentiels. Détermination du potentiel économique et réparations sont deux questions connexes ou même confondues. Peut-être une solution eût-elle pu être trouvée dans les premiers mois, n'eût été le désaccord profond qui séparait la Russie et les Etats-Unis. Les Etats-Unis estimaient que les biens extérieurs japonais abandonnés en Mandchourie, en Chine, à Formose devaient être intégrés dans une masse commune de biens intérieurs et extérieurs à répartir. L'U. R. S. S. prétendait au contraire que le matériel prélevé par elle en Mandchourie était butin de guerre et ne devait point entrer en ligne de compte. Bref, on ne put réunir la conférence des réparations, et l'affaire est restée aux mains de la Commission d'Extrême-Orient.

D'abord on bâtit un plan d'enlèvement de matériel relativement substantiel portant sur les industries de guerre proprement dites, qui doivent être réduites à zéro, ainsi que sur ce qu'on appelle les industries secondaires de guerre, telles que métallurgie, industrie chimique, dont, en gros, la capacité de production sera ramenée à celle de la moyenne des années 1930-1934. Puis, progressivement, les idées changent. S. C. A. P. met l'accent sur la nécessité d'un rapide redressement économique du Japon ; le Japon doit cesser d'être un fardeau pour le contribuable américain, il doit devenir *self-supporting*, pouvoir se suffire à lui-même le plus rapidement possible, pour cela retrouver sa place dans l'économie extrême-orientale, dont il était la pièce maîtresse, et devenir l' « atelier de l'Asie ».

Les missions économiques se succèdent au Japon, et leurs conclusions sont de plus en plus favorables au vaincu, qu'il s'agissait, il y a à peine quatre ans, de réduire.

Le résultat est que les réparations sont toujours en suspens. Aucun accord n'est en vue sur le potentiel économique à laisser au Japon ; les Etats-Unis s'opposent maintenant à la majorité des autres nations sur les niveaux qu'ils avaient tout d'abord acceptés.

Bien plus, ils accordent aujourd'hui des crédits au Japon non plus seulement pour l'achat de produits alimentaires, mais pour celui de biens d'équipement en vue du redressement de l'industrie nationale.

Les Etats-Unis, c'est un fait, aident le Japon à se redresser ; ils s'opposent au prélèvement de ses installations ; sur place, ses administrateurs le conseillent et le guident, non sans succès ; son Trésor lui fournit des fonds.

Il est certain que militairement le Japon ne représente plus rien, et aujourd'hui cela suffit au vainqueur américain, pour lequel la possibilité de dangers futurs n'est rien devant la certitude des dangers présents.

(*A suivre.*)

(Photographies Jacques Sallebert, *N. Y. Times* et *I. N. P.*)

AU TEMPLE SHINTO, A TOKIO, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LA CAPITULATION DES GEISHAS DANSENT POUR LES AMES DES DISPARUS.

Les Bédouines voilées de bleu devant les Ghorfas de Médénine ou les tribus nomades du Sud tunisien viennent resserrer leurs récoltes.

Le sefsari de soie blanche dissimule parfois un élégant tailleur.

La mère est voilée, l'ainée se dévoile, a la cadette le tchertchef.

Cette moderne étudiante tunisienne a réduit le voilage au minimum.

Cette lycéenne fuyant l'objectif est voilée du noir tchertchef.

Marchandes a la toilette portant l'assaba, voile tunisien typique.

VOILES D'IFRIKYA

par RENÉE GESMAR

Ifrikya, ce nom qui devait désigner tout un continent, était à l'origine celui de la bande de terre verdoyante qu'est actuellement la Tunisie du Nord.

Le vieux nom d'Ifrikya, on l'entend encore parfois à Tunis, où les traditions demeurent et où, à de rares exceptions près, les musulmanes vivent la vie de harem et ne sortent que voilées.

Disons en passant que le voile n'est pas une obligation religieuse prescrite par le prophète, mais une mode devenue coutume dont on a, au long des âges, reconnu les avantages et les vertus. Et, dans sa sagesse, le Tunisien dilettante tient au costume traditionnel féminin, bien que, par ailleurs, il soit amoureux du progrès.

A la fois arme et défense, le voile rehausse la beauté des yeux les plus beaux et dissimule des bas de visages un peu lourds, tandis que le *sefsari* qu'il accompagne a le double avantage d'envelopper la femme de mystère dans ses plis harmonieux et d'amplifier considérablement ses formes, fait appréciable dans un pays où la beauté est généralement exempte de sveltesse.

Si la manière de porter le sefsari, vaste rectangle blanc de laine unie ou de soie façonnée, est à peu près uniforme, il y a plusieurs façons de se voiler.

Jadis, les élégantes portaient l'*aâjar*, longue bande de soie rayée, de couleurs vives, indépendante du sefsari. Elles l'ont remplacé par le voilage *lehfa* fait d'un pan de sefsari tenu à deux mains au ras des cils et qui intercepte même le regard. Mais la fatigue qu'il impose à celle qui le porte ne permet que de courtes sorties ou l'obligation d'avoir une voiture.

Le voile le plus typiquement tunisien est l'*assaba,* constitué par une écharpe de crêpe noir enroulée autour du visage sous le sefsari. Il est de rigueur pour se rendre au cimetière le jour de l'*Achoura,* fête des morts musulmane, et permet à celles qui veulent sortir incognito de le faire sans risque. Habituellement, il est porté par les femmes du peuple, les domestiques, toutes celles qui devront porter des paquets, car il laisse les mains libres.

Le *tchertchef* laisse aussi toute liberté de mouvements à qui le porte. Emprunté aux Turques, il voile d'amusante façon la nouvelle génération qui l'a adopté avec quelques jeunes femmes audacieuses qui, ayant abandonné le sefsari pour le costume européen, assortissent coquettement cette voilette-loup à leurs toilettes.

Mais le voilage le plus communément porté est celui qui consiste à tenir d'une main un pan de sefsari sous les yeux en réglant soigneusement la distance... juste ce qu'il faut pour donner de la profondeur au regard.

JE FERAI DE CETTE MAISON UNE AUBERGE OÙ VIENDRA LE MONDE ENTIER

La Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence... Le ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme, M. Christian Pineau, a remis récemment la croix de la Légion d'honneur au propriétaire-fondateur de cette auberge célèbre, grand ami des artistes et artiste lui-même, qui a tant fait pour le renom du tourisme français.

En 1918, lorsque Paul Roux rentra au cabanon familial de Saint-Paul-de-Vence, il dit à ses parents : « Je ferai de cette maison une auberge où viendra le monde entier. »

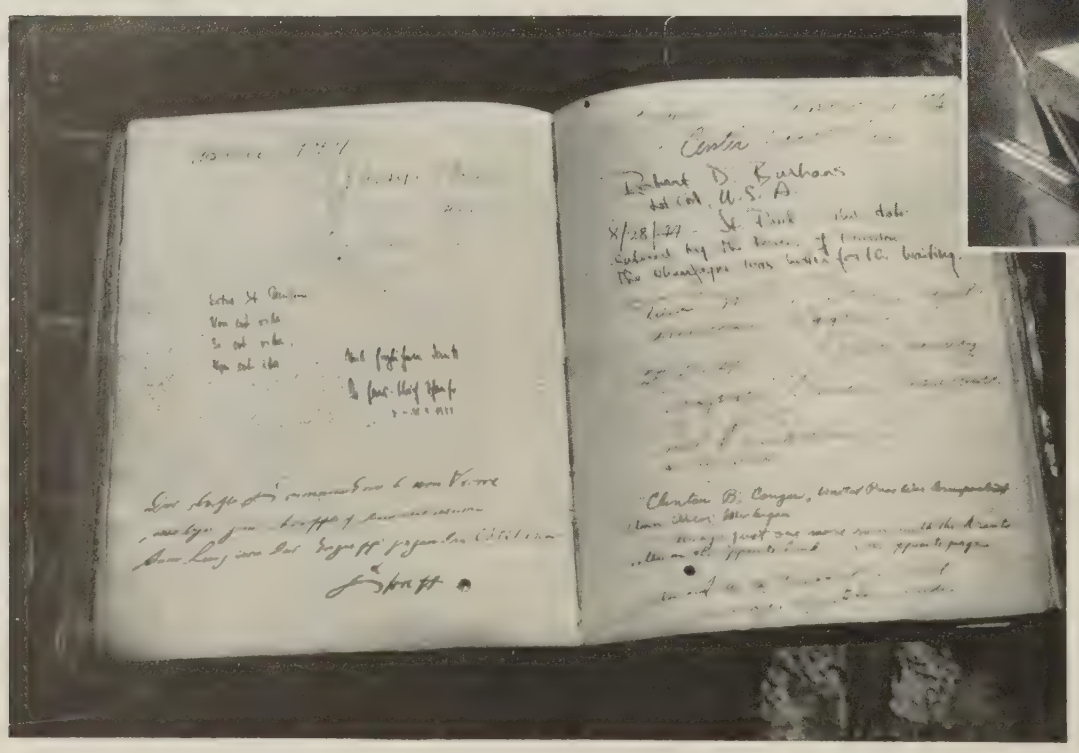
Il a fait de ce cabanon familial l'auberge de la Colombe d'Or, et le monde entier est venu au rendez-vous, de l'archiduc François-Joseph à Winston Churchill, de Colette à Charles Laughton, de Cécile Sorel à Stavisky, de Rudyard Kipling à Voronoff, du duc de Windsor à Bernard Shaw, de Picasso et Matisse à tous les peintres qui ont aimé la Provence.

Les livres d'or de Paul Roux forment l'une des plus étonnantes collections d'autographes du monde entier.

L'un d'eux eut les honneurs des sceaux de justice : il servit de pièce à conviction au procès de Stavisky, mais tous les personnages qui déjeunèrent à la Colombe d'Or en compagnie de l'escroc et qui eurent l'imprudence de signer après lui déclarèrent ne pas le connaître...

La Colombe d'Or est davantage un conservatoire de l'art moderne qu'une auberge. Les murs sont tapissés de Picasso, de Matisse, de Vlaminck, de Braque, d'Utrillo, de Dufy et, depuis un an, de Paul Roux. Car l'aubergiste s'est mis à peindre et sa réputation d'artiste

M. Paul Roux, en même temps qu'aubergiste très connu, qui sait verser le pastis avec art, est un peintre plein de promesses. L'auberge a plusieurs livres d'or sur lesquels les célébrités du monde entier ont apposé leurs signatures. Sur une des pages, des officiers de la Wehrmacht avaient tenu a laisser leur griffe après le débarquement de Provence. Le lendemain, des officiers américains répliquaient a la page suivante par cette inscription : « Nous vous suivons de colline en colline, de rivière en rivière... et de page en page. » L'un de ces livres a même eu les honneurs des sceaux de justice puisqu'il servit autrefois de pièce a conviction au procès de l'escroc Stavisky.



éclipsera peut-être celle de bienfaiteur des arts.

Bienfaiteur des arts, Paul Roux le fut comme jamais personne ne l'a été à Montparnasse ou à Montmartre. Il a logé et nourri des centaines de rapins désargentés qui le payaient en reconnaissance et en amitié, quelquefois en tableaux. A certains il fournissait aussi les toiles, les couleurs et le tabac. Paul Roux a fait construire à Saint-Paul des studios qu'il mettait à la disposition de ses ouailles. L'un de ces studios est devenu le sien. Dans une armoire s'entassent pêle-mêle trois cents toiles qui, accrochées à des cimaises, feraient une exposition sensationnelle.

Les habitués de la Colombe d'Or ont nom Jacques Prévert, Picasso, André Breton, Marcel Carné. Avant de se retirer à Vence, le village voisin, Matisse a fondé à la Colombe d'Or une école de peinture en compagnie des peintres de l'école de Paris.

Paul Roux partage son temps entre son atelier de peinture et son comptoir rustique de l'auberge. — L'auberge de la Colombe d'Or est un véritable paradis pour ceux qui cherchent le repos et les joies du soleil.

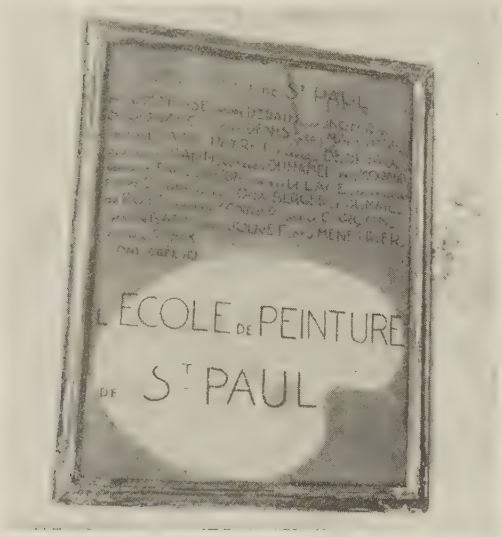
Les centaines de colombes qui prennent leurs ébats sur le toit et autour de l'auberge justifient le nom que son propriétaire lui a donné. — Un coin de la salle a manger : la cheminée Renaissance provient d'une vieille maison d'un village voisin. Le plafond, qu'envieraient bien des musées de France, a été ramené de l'Ardèche, tandis que les dalles qui recouvrent le sol ont été récupérées dans un chateau abandonné des environs de Saint-Paul-de-Vence.

Les snobs, les touristes fortunés, les princes et les vedettes ont toujours côtoyé les artistes à la Colombe d'Or, et il est arrivé à Paul Roux de perdre des clients pour avoir défendu Picasso.

Il a construit son auberge jour après jour, presque pierre après pierre, en bravant l'incompréhension et quelquefois la méchanceté de ses concitoyens qui ont mis trente ans à comprendre ce que ce « fada » avait fait pour la renommée de leur village.

Le cadre ? Une terrasse fleurie au bord d'une belle vallée provençale, des oliviers, des cyprès, des parasols multicolores, avec un village fortifié et les premières Alpes comme toile de fond. Des pigeons et des colombes viennent boire à la fontaine ou picorer entre les tables. La cuisine est fine, les menus, copieux, le vin de Provence, généreux. Paul Roux prépare le pastis, reçoit ses amis. Puis, quand les clients sont partis, il allume sa pipe, s'assied devant son chevalet et travaille à une nature morte qu'il refusera de céder à un quelconque magnat ou à un connaisseur qui lui en offrira pourtant un bon prix.

L'histoire de la Colombe d'Or est une histoire d'amour. L'amour de Paul Roux pour sa Provence, pour son village, pour sa maison, pour la belle peinture et les objets rares. Paul Roux



UNE ACADÉMIE A ÉTÉ FONDÉE A LA COLOMBE D'OR PAR QUELQUES-UNS DES PLUS GRANDS MAITRES DE LA PEINTURE CONTEMPORAINE.

n'a jamais fini de travailler, jamais fini d'aimer.

La Colombe d'Or est un chef-d'œuvre auquel Paul Roux travaille depuis trente ans et qui ne sera jamais achevé. Il y travaille, dit-il, « malgré tout, comme eux... ».

« Eux », ce sont ses amis les peintres qui n'ont jamais fini de chercher et d'émerveiller le monde en cherchant.

PIERRE MEUNIER.

PAUL ROUX ET QUELQUES-UNS DE SES AMIS. LES COULOIRS DE L'AUBERGE SONT DE VÉRITABLES GALERIES DE TABLEAUX : LES MURS SONT TAPISSÉS DE BRAQUE, D'UTRILLO, DE MATISSE, DE VLAMINCK ET DE DUFY. ON Y VOIT AUSSI UN PORTRAIT DE JEUNE FILLE, QUE PICASSO DÉCHIRA APRÈS L'AVOIR FAIT PARCE QU'IL EN ÉTAIT MÉCONTENT ET QUE PAUL ROUX A SOIGNEUSEMENT RECOLLÉ, ET UN COIN DU JARDIN DU AU PINCEAU DE FRANÇOISE DE GRAILLY.

Entre Kaboul et Doab la route attaque le massif désertique de l'Indou-Kouch, ou les voitures stoppent près d'un des rares points d'eau.

A TRAVERS L'AFGHANISTAN (*)

par Maurice Gautrelet

On peut quitter Kaboul, la capitale, par l'une des trois routes modernes qui viennent du nord, du sud ou de l'est. Une hospitalité quotidienne met le voyageur à l'abri de la faim et de la soif à condition d'être peu exigeant ; l'absence d'hôtel est compensée de-ci de-là par la luxueuse habitation d'un aimable gouverneur de province. L'un d'eux me dit un jour : « Si tu viens chez moi, je te donnerai l'un de mes deux cents chevaux et le meilleur de mes cent fusils. Reste un an, tu seras le bienvenu. » Un autre, me montrant de mauvaises photographies d'une piscine, me dit : « Elle est en or et en marbre, tu pourras te baigner quand il fait chaud. » Tout cela était vrai. Et j'y songeai en quittant la grande ville de poussière dans un autocar surpeuplé.

Nous longeons en partant les jardins délicieux de Babour. Tout au fond, enfouie dans la frondaison, une ravissante petite mosquée voisine avec la célèbre tombe de Babour shah. Depuis quatre cent seize ans cette sépulture du premier des grands Mogols, le padishah Baber, dont la souveraineté s'étendait de la Russie au Bengale, est honorée de tous.

Après une route tortueuse mais large, l'autocar cahotant retrouve la ligne droite qui mène vite à Charikar, petit village fameux par ses fabriques de couteaux. La haute montagne est proche : 3.500, 4.000 mètres. C'est la fameuse chaîne de l'Indou-Kouch, encore en partie inconnue, inexplorée, chaotique. Nous voici au sommet. Les hommes descendent, mangent du melon d'eau, les femmes demeurent invisibles sous le chadri uniforme.

Après avoir traversé le col, à quelque 3.500 mètres, nous redescendons de l'autre côté de ce massif énorme qui constitue l'arête centrale du pays. Des gorges très belles, dans lesquelles la route suit le torrent charriant les rochers, nous mènent pendant une heure vers le désert de Bactriane. Et brusquement le dernier défilé de Chikari s'efface à pic, le désert immense nous enveloppe dans la pénombre du crépuscule, sous un ciel scintillant.

Une route prend à gauche vers Bamian, site merveilleux où les lacs, d'un bleu presque trop violent, surplombent les montagnes, ajoutant à la nuit translucide de l'été la féerie de l'eau. Tout près, des statues de Bouddha colossales rappellent une civilisation passée, bien éteinte ici mais combien vivante

(*) Voir *France-Illustration* du 8 janvier 1949.

A la sortie de Charikar, des masures branlantes bordent la route.

La mosquée de Mazar-I-Cherif, l'un des joyaux religieux afghans.

Une rivière capricieuse donne un peu de vie a une région déshéritée.

à 500 kilomètres. C'est le Band I Amir, étonnant plateau isolé du monde.

A la tombée de la nuit nous approchons de Doab. Au réveil je suis frappé par la teinte du massif rocheux : tout est rouge, d'un rouge vif, curieusement horizontal, comme en couches superposées. La rivière nous sépare des falaises qui surplombent de 1.000 mètres. En trois heures nous atteignons Doschi, où les marchands de thé et de fruits sont installés au bord de l'eau.

PARENTHÈSES

De Doschi une piste s'en va vers l'est, touche Guri, village bien afghan de poussière et de misère. C'est par cette route que le fameux Fox, envoyé des Etats-Unis en 1945 pour prospecter l'or et le pétrole, s'est aventuré vers le couloir chinois et vers le nord.

Un autre explorateur, un Français, fit mieux que Fox : le professeur Benevenist n'est pas seulement titulaire d'une chaire au Collège de France, il réalise des « travaux pratiques » sur place ; ce linguiste monte à cheval vingt heures sans repos, à la recherche d'un mot dont la racine pourrait ressembler à celle d'un dialecte voisin.

Peine perdue, car cent dialectes comme cent races peuplent ces vallées parallèles, et si l'on retrouve un même adjectif d'Iran aux Indes par Kunduz on décèle moins facilement le filon du nord au sud. Ainsi les mots accompagnent les tribus errantes, et tout cela, sur les milliers de kilomètres, paraît fort intéressant...

De Doschi à Albak la steppe nous envahit de plus en plus, bordée au loin de dunes immenses. Nous croisons à travers la steppe des chameaux égarés et des cavaliers toujours pressés mais à peine trottinant dans le vent, la poussière et le soleil qui monte au zénith brûlant. Après un bref arrêt en pleine brousse nous arrivons à cette capitale religieuse du nord, bâtie autour de la fameuse mosquée en dix rues larges, propres, aérées.

Ce pays est fanatique à l'extrême et ne s'en cache pas. Parmi les quatre califes qui, tels des apôtres, répandirent la parole de Mahomet, l'un vint à Mazar, et cette ville sacrée réunit chaque année, au moment du ramadan, les fidèles rassemblés pour prier Allah et chanter les versets du coran.

Le coran, c'est la prière, c'est le fondement de la justice, du droit, de la loi et de tout le gouvernement. Les moullahs sont des prêtres respectés de tout le pays ; ils sont les chefs et les juges, les conducteurs du peuple. Ils administrent la preuve, établissent la culpabilité et décident de tous les litiges. Le coran est la loi.

Voilà pourquoi, à peine arrivé, mon sac déposé à l'hôtel, je dirige bien vite mes pas vers la merveilleuse mosquée, toute de mosaïque verte, déposant à l'entrée mes chaussures, mais non l' « ax », ou, pour parler français, l'appareil photographique qui fait la terreur des pieux pèlerins. Un moullah me foudroie du regard, un jeune homme jette contre moi l'anathème, un charmeur de serpent fait un détour pour m'éviter, mais j'ai réussi ma photographie.

Du reste de la ville je visite le bazar immense, mais sans espoir d'acquérir l'un de ses corans pleins d'enluminures et totalement calligraphiés. Je visite ainsi toute la ville, hôpital, jardins, et même la station de T. S. F., tout près de l'hôtel, où un Telephunken nous donne la voix de Paris, un air de France, une seconde de nostalgie...

AU PAYS DES PREMIERS ARYENS

Le désert nous prenant à nouveau, nous roulons très vite vers Balkh (Bactres en français), au centre de la plaine qui porte son nom, ville souvenir, capitale de Bactriane, la « mère des villes ». Mais Bactres n'est plus qu'un petit village dans une plaine désertique, « l'ombre de son passé », dit un guide anglais. A peine. Le spectacle des fouilles pourtant est impressionnant. Par-ci par-là des puits de 3 à 8 mètres avec, au fond, des araignées, des scorpions. La Jamiad Masjid dresse encore trois arches de ruines. De là se sont dispersés, quatre mille ans avant Jésus-Christ, les Aryens, venus on ne sait d'où. Ils se sont établis ici, puis, à la suite d'un grand conseil de chefs, ils tentèrent leur chance, s'élançant les uns vers l'ouest, d'autres vers le sud, les derniers vers l'est, par hordes désordonnées, hirsutes et bigarrées. Venaient-ils de la Baltique, de la mer Noire, des monts Ourals ou de Sibérie ? Nul ne pourrait l'affirmer. Ils resteront un certain nombre de siècles en Afghanistan, notamment dans la région Nord, avant de reprendre en partie leur marche vers les Indes, où ils seraient arrivés en 2400 avant Jésus-Christ. Les fouilles de quelques archéologues français ont permis de restaurer la vie antique dont cette région fut le foyer en même temps que le berceau de la religion de Zoroastre ; soumise par les Mèdes, du temps de Cyrus le Grand, elle vit passer plus d'une horde. Après maintes aventures la province constitua un royaume dont Théodote fut roi et qui compta mille cités de la Caspienne au Tibet, vaste empire disparu depuis les Scythes, voilà deux mille ans. Pourtant vers le XVII[e] siècle les Mongols en firent un centre commerçant d'importance, dont ne subsistent aujourd'hui que quelques fabriques d'armes, de tissus... et son glorieux passé.

Les temps modernes furent agités : plusieurs prétendants se disputèrent le trône ; un aventurier, appelé le porteur d'eau, eut même son heure de pouvoir, mais tout finit par rentrer dans l'ordre, et le gouvernement, aujourd'hui stabilisé, règne en maître.

Mosquée en ruine, a Balkh, ou se cotoient les religions d'Asie.

L'entrée de la citadelle qui domine la ville de Ghazmi, gros centre commerçant noyé dans la verdure entre Kandahar et Kaboul.

On possède de nombreux documents sur les premiers Aryens : ils étaient robustes, mais très lents, sportifs, abattant des arbres, montant à cheval, construisant rapidement les maisons qu'ils abandonnaient ensuite pour chasser plus loin. Après avoir travaillé la pierre, ils connurent l'âge du fer, travaillant le métal, le bois, la peau, bons artisans somme toute, tourneurs, menuisiers, tailleurs. Les plus travailleurs firent fortune : ainsi naquit une aristocratie. Des poètes chantèrent le bétail et les pâturages et des artistes découpèrent des peaux et taillèrent dans les fleurs des sujets décoratifs.

... Telles étaient mes pensées en passant à travers le village de Balkh, aujourd'hui si modeste, mais combien émouvant dans ses fouilles en puits innombrables que dirige Daniel Schlumberger, le brillant chef de la mission archéologique française. Mais déjà, Balkh dépassé, la plaine déserte continue, monotone à l'infini.

Une colline ; une place lui est adossée, avec une citadelle en haut de la butte : Akhcha. Il fait nuit, mais nous nous arrêtons. Un groupe de musiciens jouent des airs tristes et mélodieux, certains dansent en s'accompagnant, sans répit, des heures. Tout autour les hommes accroupis fument sans rien dire le narghileh qui circule de main en main et dont l'eau refroidit la fumée. Vision orientale sous un ciel magnifique de pureté.

Au réveil, un campement à la sortie du village. Le cheval du chef est facile à reconnaître par son riche harnachement. La tente, la plus belle, de peaux de bêtes, est d'ailleurs tout à côté, soutenue par quatre piliers. Autour, quelques touffes d'herbe, puis le désert, aride.

Nous roulons vers l'ouest, tout près de la Russie, dans l'Oxys, dont Amou Daria nous sépare, fleuve étincelant sous la lune d'argent. Nous sommes à 10 kilomètres de la frontière. Çà et là, des huttes de douaniers qui, paraît-il, s'observent à la jumelle, mais nul ne tente de passer ; c'est tellement facile un peu plus loin ! Après avoir longé des dunes de sable et aperçu la Russie, une ville : Andkhoï, avec sa minuscule citadelle de terre misérable.

L'autocar n'entre pas dans la ville : frontière, forteresse, photographie également défendues. Je visite longuement le marché vraiment pittoresque. Les hommes ont le type mongol : barbiche, yeux bridés, teint jaune. Tout vient du nord. On respire le trafic et la richesse occulte, porcelaine, sucre, peaux.

Maïmana est atteint, délicieuse petite cité grouillante en son marché ombragé, fleurie, charmante, accueillante.

Derrière les collines on devine la haute montagne. Un village, Kaysar, puis à nouveau le désert. Des huttes de paille brûlées par le soleil sont agglomérées tout près de la frontière sans autre raison que la contrebande.

Kala I Nao. Un somptueux palais isolé dans le désert, un peu d'irrigation et quelque verdure : c'est la demeure d'un gouverneur. Mais la route devient plus pénible ; la haute montagne, chaotique ; un massif impressionnant nous enveloppe. On grimpe, on vire. La route des Alpes à côté est jeu d'enfant, sans compter que le sentier est tracé pour mémoire. C'est la passe de Zarmast.

On croit toujours arriver au sommet, mais un virage dégage une nouvelle montée. Nous marchons en première vitesse depuis une heure et demie lorsque nous atteignons enfin le haut du col. Quelle vue splendide sur les deux versants ! Au loin on aperçoit l'Iran vers l'est, des montagnes vers le sud. Maintenant nous redescendons sur le versant d'Herat. On rejoint le col de Baba et l'ancienne route près de Karokh. Une cascade jette un bruit terrible.

Vers les 3 heures du matin la terre tremble sous moi. Les secousses sismiques sont monnaie courante dans ce pays, mais rarement à ce point. Un quart d'heure après je dors à nouveau.

9 heures. Nous roulons depuis deux heures lorsque nous atteignons un curieux village en terre enfoui dans le sol, les toits seuls débordant en coupoles. Un vent terrible m'empêche de traverser les 500 mètres le séparant de la route. Que peut-on bien manger, boire en plein désert ? Mon chauffeur répond aussitôt : « Rien. » Et toujours le désert. Comment penser que du pétrole est sous nos pieds ?

Herat, 400.000 habitants. Un très bel hôtel, digne de l'Europe. En me réveillant, après un sommeil de quinze heures, je me retrouve un autre homme. La mosquée est très belle, mais inachevée. Les minarets voisinent avec les tombes, restes d'une mosquée démolie au cours de combats au début du siècle.

Herat est célèbre par son école de peinture, qui, datant du XIV[e] siècle, dirigea la calligraphie de corans magnifiques, ornés de splendides enluminures. C'est aussi la ville des beaux tapis. Beaucoup de parterres de fleurs, aux mille couleurs de l'Orient. Aux environs, quelques excursions méritent le déplacement, dont le tombeau de la princesse Gohar shah, de la dynastie des Yusuf. Elle conserva pendant quatre siècles la réputation de « la femme la plus étonnante du monde » et dessina elle-même sa propre tombe, seul vestige d'un ensemble de monuments disparus.

J'assiste à une fête de Burkachi : six hommes à cheval tentent d'enlever à l'équipe adverse une peau de mouton, jeu brutal et meurtrier. Un chef me prête un magnifique cheval pour rejoindre sans délai Pol I Khum. Les bêtes sont très belles et plus sûres que les autocars, mais il fait très chaud. La sécheresse est affreuse ; l'animal peine longuement ; cependant la « montagne noire » est de toute beauté.

Villages pauvres : Sebzewar, Farah, plus étendu, où des joueurs de roba scandent une mélopée, accompagnés de senteur et de tabla, mandolines, violes et tambours pittoresques. Un petit harmonium dont la soufflerie est manœuvrée de la main gauche pendant que la droite joue donne de temps à autre un intermède, accompagné de setar et de saranda, violons primitifs.

Ghirischk (Greschk) me ramène presque à la civilisation ; les Américains sont installés ici pour de grands travaux d'irrigation. La chairana (maison du thé) est accueillante. Je rejoins la capitale par la verte et magnifique vallée du Logar. Après avoir suivi une route sinueuse et riche : Shishgao, Takyad, Shakaibada, voici Maidan et Arghandi, dernier village avant de rejoindre la capitale.

Le voyage tire à sa fin, découverte splendide d'un pays unique par son pittoresque, par l'aridité et le bouleversement de la nature en chaos.

N. D. L. R. — *Certaines des appréciations formulées par le Dr Gautrelet au cours de son premier article ayant paru excessives à des personnalités résidant en Afghanistan, nous soulignons que l'auteur assume la responsabilité de ses impressions de voyage, dont nous donnons ci-dessus la dernière partie.*

UN ROI DE

FONTENAY-SOUS-BOIS. Dans une longue rue, à proximité des arbres, à quelques minutes du château de Vincennes, une villa comme tant d'autres et que rien ne signale à l'attention du passant. Pourtant, dans cette villa, quelque chose d'extraordinaire se prépare. Des créatures fantastiques nées de l'imagination d'un poète — et quel poète, Shakespeare ! — vont prendre corps, c'est le cas de le dire, respirer comme vous et moi et se laisser photographier par la camera. *Le Songe d'une nuit d'été* va se matérialiser pour devenir un film parlant français.

M. Ladislas Starevitch — un des pionniers du septième art — d'origine russe, mais habitant la

LE PEUPLE MYSTÉRIEUX DU ROYAUME DES SIRÈNES ET DES GÉNIES DES EAUX PARTICIPE A L'ACTION AU MILIEU DES CORAUX, DES ALGUES SERPENTINES, DE LA VÉGÉTATION ÉTRANGE DES GRANDS FONDS.

CET ÉLÉPHANT BARIT ET AGITE SA TROMPE ET SES OREILLES.

France depuis longtemps, et sa fille Irène ont entrepris, en effet, de transposer pour l'écran l'incomparable féerie. Les elfes, les nymphes, les manants, la reine Titania, son époux Oberon, Grain de Moutarde, Fleur des Pois, Puck, Lysandre, Hermia, Demetrius, Helena, l'ineffable Bottom ainsi que les autres personnages et les multiples éléments du décor : herbes, arbres, fleurs (qui participent directement à l'action) vont être conviés à se manifester dans le domaine de la réalité tangible.

A l'aide de « marionnettes plastiques » M. Starevitch, fidèle à un procédé qu'il a mis au point de longue date, est à même de restituer dans sa vérité la palpitation de la vie... Titania s'endort, ses yeux se ferment doucement, on perçoit le rythme de sa respiration. Des manants travaillent, leurs muscles se gonflent sous l'effort...

Rien de commun avec les marionnettes qui restent « figées » entre leurs points d'articulation, de sorte que, rossé par Guignol, Pandore courbe l'échine sans que son visage reflète la moindre émotion. D'où cette impression de raideur, de « contre-

FÉERIE, LADISLAS STAREVITCH

plaqué » laissée toujours par le pantin traditionnel.

Grâce à la technique de M. Starevitch l'illusion de la vie est si complète que des spectateurs invités à l'un de ses films ont cru à une supercherie et que ses marionnettes étaient bel et bien des acteurs et des actrices en chair et en os !

Cependant, ce que vise surtout ce cinéaste c'est, obtenue dans la justesse de l'expression, la stylisation de ses personnages et non une copie servile des apparences. Il entend dégager les caractères des êtres qu'il anime, arriver à une éloquente synthèse.

Considérée sous cet angle, la marionnette, telle qu'il la conçoit, possède d'immenses ressources. Il utilise avec bonheur les premiers plans. Et la mimique, les gestes dépouillés de toute superfluité qu'il ordonne en vue d'un effet déterminé prennent une signification et un relief saisissants. Ici pas de cabotinage à craindre. Aucun interprète ne cherche à « tirer à soi » ! Précisons que, amoureux de la nature, M. Starevitch est aussi un ethnographe distingué, ce qui lui confère un pouvoir supplémentaire pour observer et comprendre l'humain.

Mais se doute-t-on de la tâche écrasante que représente une réalisation de ce genre ? Qu'on réfléchisse que — pour un film parlant et sonorisé comme le sera celui-ci — chaque marionnette, dès qu'elle bouge, réclame vingt-quatre modifications de sa position par seconde de projection ! Ici une délicate pression du doigt pour amorcer le mouvement d'une tête, d'une paupière ; puis une autre pression pour assurer, par touches successives, la continuité du mouvement. Là il s'agit d'ouvrir une bouche — combien graduellement — de dilater une narine. A raison d'une intervention par cliché l'ouvrage n'avance pas vite...

Or, dans *le Songe,* bande de 2.500 mètres, figureront environ 300 sujets dont chacun devra parfois être manipulé entre chaque cliché (24 clichés étant nécessaires pour remplir une seconde de film) ! Encore convient-il de ne pas oublier les plantes, les forces naturelles, auxquelles le mouvement sera communiqué par le même moyen. Le ciel se chargera de nuages, le vent fera frémir les feuillages.

Et pour venir à bout de cette œuvre énorme — alors que les dessins animés requièrent les services d'une armée de spécialistes — M. Starevitch est seul avec sa fille ! Tout à la fois sculpteur, metteur en scène, peintre et opérateur, on ne sait ce qu'on a le plus envie d'admirer en lui, l'artiste ou l'artisan.

TOUS LES PERSONNAGES DE STAREVITCH SONT CONÇUS ET RÉALISÉS PAR LUI DANS LE PETIT ATELIER ATTENANT AU STUDIO. UNE SÉRIE DI CROQUIS AVANT LA CRÉATION, PUIS LA MISE EN SCÈNE ET ENFIN LE TOUR DE MANIVELLE.

Les « matériaux de construction » pour ses marionnettes malléables ? Ils sont d'une extrême diversité : liège, caoutchouc, métal, bois, chiffons, soie, peau de chamois, cuir, etc. Si, on le pense bien, des difficultés d'exécution se présentent sans cesse, elles excitent l'ardeur inventive de M. Starevitch, qui les surmonte comme en se jouant. Avec une dextérité étonnante il forge, il modèle, il pétrit, il colle, il coud, il peint. Sa fille, intelligente, cultivée et sensible, l'aide du reste efficacement et c'est elle qui a traduit pour lui, d'anglais en russe, le texte dont il s'inspire. (Ajoutons que les dialogues seront de M. René Lalou.)

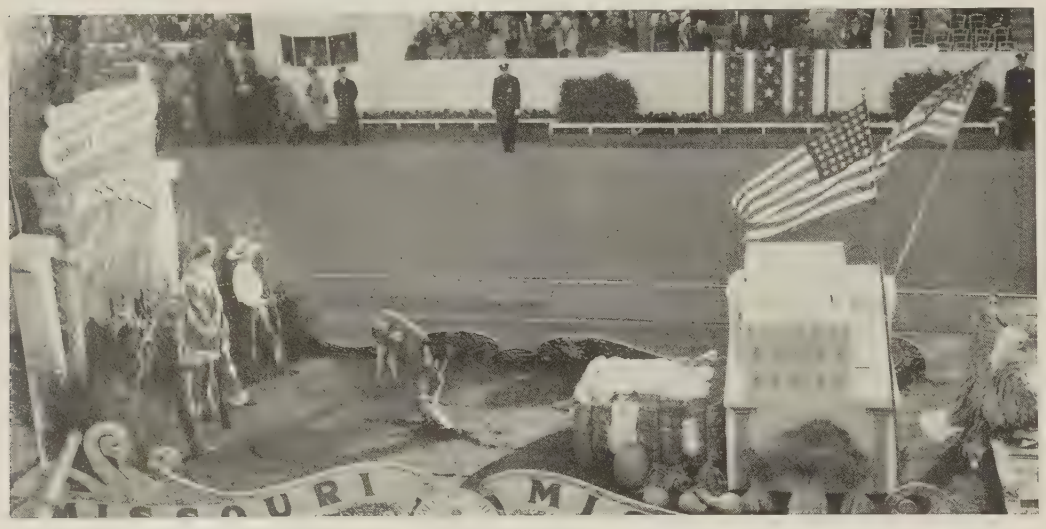
Le plateau du « studio » ? Une simple table de bureau placée dans le champ de l'objectif. Toutefois, pour la forêt, l'artiste a réquisitionné son propre atelier sous les combles. Il la fera « pousser » tout autour de la pièce, et muni de son appareil de prise de vues il ira surprendre « en se promenant » les mystères sylvestres, écoutera les confidences du monde végétal. Prodigieuse aventure entre quatre murs !

Ainsi, essayant de retrouver l'atmosphère du *Songe,* osant concrétiser dans l'ordre des trois dimensions jusqu'aux hyperboles et métaphores les plus aériennes, sa fantaisie s'ajoutera à celle du poète. Nul sacrilège à cela ! Et, créateur au sens premier du mot, M. Starevitch suscitera un univers de rêve dans la magie du merveilleux shakespearien.

ANDRÉ LARCHER.

H. TRUMAN
A PRÊTÉ SERMENT

APRÈS AVOIR SOLENNELLEMENT PRÊTÉ SERMENT, LE PRÉSIDENT TRUMAN QUITTE LE CAPITOLE.



UN DES CHARS DE LA GIGANTESQUE PARADE QUI SE DÉROULA DANS LES RUES DE WASHINGTON.

PORTÉ à la magistrature suprême par les élections de novembre dernier, Harry S. Truman a pris officiellement possession de son poste le 20 janvier. Après avoir au Capitole juré sur la Bible de « défendre, maintenir et préserver la Constitution », le trente-deuxième président des Etats-Unis a adressé un message au peuple américain et au monde. Il a affirmé une nouvelle fois la volonté de paix des Etats-Unis et son désir de voir le pacte atlantique rapidement conclu : « De concert avec d'autres nations, nous allons de l'avant pour édifier une structure de justice et d'ordre internationaux plus forte encore. Nous aurons pour partenaires des pays qui, ne s'intéressant pas uniquement au problème de la survivance nationale, travaillent maintenant à améliorer le standing de vie de tous leurs citoyens. Nous sommes prêts à entreprendre de nouveaux projets pour fortifier le monde libre. » Ces paroles ont été chaleureusement applaudies et le président Truman a connu en ce 20 janvier l'apothéose de son triomphe. Plus d'un million d'Américains venus de tous les Etats de l'Union, l'ont acclamé et la traditionnelle parade s'est déroulée dans une atmosphère d'allégresse indescriptible. Pendant plusieurs heures un cortège gigantesque a parcouru les rues de Washington. Des détachements de l'armée et de la marine défilèrent tandis que les *jetfighters* sillonnaient le ciel. On vit les cadets de West-Point, des bataillons de girls, des dizaines d'orchestres et les innombrables chars allégoriques, d'un goût plus ou moins sûr, sur lesquels gesticulaient pêle-mêle partisans du président, pionniers, cow-boys et chefs indiens échappés de quelque *western* géant.

Ce fut exactement ce que les journaux ont appelé « le grand jour d'Harry » : vingt-quatre heures de joie populaire qui s'achevèrent dans l'enthousiasme général, au milieu des feux d'artifice.

LA SUÈDE
AU SECOURS DE L'ENFANCE DÉSHÉRITÉE

AU sein de l'Union internationale de protection de l'enfance, les comités nationaux rivalisent de zèle et de générosité. C'est ainsi que le Comité français de secours aux enfants, créé en 1919, a organisé au sortir de la guerre tout un réseau de parrainages, de secours d'urgence, d'envois de vêtements et de vivres aux petits malheureux. Sa dernière initiative vaut d'être signalée ; il s'agit d'un système de distribution d'aliments aux enfants les plus appauvris physiquement des écoles de la banlieue parisienne, réalisé grâce aux dons généreux du « Radda Barnen », la branche suédoise de l'Union internationale.

M. NORDLING, CONSUL GÉNÉRAL DE SUÈDE.

TREMPER LES LÈVRES DANS UN BOL DE CACAO CRÉMEUX EST UN RÉGAL POUR CETTE ÉCOLIÈRE.

La première distribution a eu lieu à Aubervilliers, où les médecins avaient désigné, sans difficulté, hélas ! six cents enfants, garçons et filles, dans les six groupes scolaires de la commune. Autour des tables, à la récréation du matin, leur était servi un petit déjeuner substantiel : une grande tasse de cacao crémeux, quatre galettes de froment et un morceau de fromage. Les petits, arrivés en classe à jeun, car ils ignorent pour la plupart ce qu'est le déjeuner du matin, ont fait à ces denrées l'accueil que l'on devine. Leur joie constituait d'ailleurs le meilleur témoignage de reconnaissance qui pouvait aller au cœur de MM. Nordling, consul général, et Forssins, consul de Suède, qui assistaient à cette première distribution. Trois mois durant, trois fois par semaine, six cents petits déshérités d'Aubervilliers recevront ainsi leur petit déjeuner quotidien grâce au geste de nos amis suédois.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

L'ordre concentrationnaire

La grande barbarie du XXe siècle marquera sans doute sur la courbe de l'histoire un des points les plus bas où la civilisation soit jamais tombée. Nous vivons comme si nous n'en savions rien. Nous parlons de liberté comme si nous étions affranchis de cette servitude, de progrès comme si nous étions revenus de cette régression. Il semble que nous ayons déjà oublié que nous avons été pendant quatre ans, consciemment ou non, les sujets d'un empire qui tenait l'Europe en esclavage et qui avait organisé cette tyrannie comme on n'imaginait pas que ce fût possible de nos jours. Nous faisons comme si ç'eût été un accident maintenant conjuré, et comme si en ce moment même, à une frontière toute proche qui passe par des lieux où vécurent Gœthe, Bach, Mozart, ne commençait pas un autre empire ténébreux, où les hommes continuent d'être asservis à une loi qui déporte les peuples, établit les camps de travaux forcés, emprisonne et tue qui lui résiste.

Le nom d'*univers concentrationnaire* est celui de ce monde qui, directement ou non, tient l'humanité plus ou moins en sa dépendance. (Ne serait-ce que par l'obligation d'entrer en discussion avec lui, faute de pouvoir l'abolir.) Ce nom a été trouvé par M. David Rousset, qui a fait en Allemagne l'expérience personnelle du camp de concentration et qui a entrepris l'étude méthodique de cette civilisation à rebours. On connaît notamment son gros ouvrage *les Jours de notre mort,* qui est probablement le livre le plus important sur ce sujet. Il y ajoute aujourd'hui un recueil de documents qu'on qualifierait d'extraordinaire s'il y avait encore en cette matière quelque chose dont on pût s'étonner.

Ce volume a pour titre *le Pitre ne rit pas* (Ed. du Pavois). Je regrette un peu cette formule allégorique, et encore plus que M. David Rousset en prolonge le jeu à l'intérieur du livre par un commentaire où le symbole du pitre sert à mettre en scène l'élément documentaire de façon assez artificieuse. M. Rousset veut signifier par là que l'inhumanité de la loi concentrationnaire en fait une sorte de farce monstrueuse. Mais les acteurs de cette farce ne sauraient en rire, car c'est avec le plus grand sérieux qu'ils la jouent.

Cela est parfaitement illustré par le premier en date des documents publiés. C'est un avis affiché dans une commune rurale de Bavière en 1935, et dont voici les premières lignes :

« Afin de régler la question du taureau communal et afin d'écarter le danger d'épizooties, il a été décidé ce qui suit :

» Article premier. — Les vaches et les génisses qui, directement ou indirectement, ont été achetées à un Juif n'ont pas droit à la saillie du taureau communal. »

Le fou rire, en effet, risque de gagner le lecteur de cette affiche. Mais le bourgmestre qui l'a signée et qui y a apposé le timbre de la mairie, ce bourgmestre, lui, ne riait pas. Et ses administrés auraient eu tort d'en rire, car « l'ordre » dans lequel ce règlement d'hygiène bovine nous fait entrer va très loin. Il nous conduit par exemple à un autre document postérieur de quelques années, secret celui-là, qui est une liste indiquant la quantité de vieilles matières textiles livrées par les camps de Lublin et d'Auschwitz sur l'ordre du bureau central de l'Economie S. S. Je copie cette liste :

« Vêtements usagés pour hommes (sans linge) : 97.000 garde-robes.
» Vêtements usagés pour femmes (sans linge) : 76.000 garde-robes.
» Sous-vêtements soie pour femmes : 89.000 assortiments.
» Soit au total : 34 wagons.
» Chiffons : 400 wagons, soit 2.700.000 kilos.
» Ressorts de lits : 130 wagons, soit 270.000 kilos.
» Cheveux de femmes : 1 wagon, soit 3.000 kilos.
» Vieilles matières : 5 wagons, soit 19.000 kilos.
» Total en wagons : 536 wagons.
» En tout : 570 wagons. »

Cheveux de femmes : 1 wagon 3.000 kilos... Non, vraiment, personne ne rit plus.

M. David Rousset a puisé beaucoup de ces documents dans les services de la politique raciale, soit dans des archives découvertes en Allemagne, soit dans celles qu'a laissées en France le Commissariat général aux questions juives. Mais de la persécution antisémite son livre nous fait penser à toutes les activités en honneur dans l'univers concentrationnaire. Il y a de tout dans ce recueil inouï : les instructions de Goering pour le pillage des tableaux et des objets d'art, les études scientifiques pour la stérilisation des hommes et des femmes, le rapport sur le fonctionnement des chambres à gaz roulantes et sur les perfectionnements techniques à y apporter... M. Rousset met surtout en valeur l'aspect administratif de toutes ces affaires. Tous ces crimes officiels sont mis en circulaires, notes de service, bordereaux, références, avec cachets, toujours signatures authentifiées. Seule la mention « secret » signale les instructions particulièrement épouvantables. Il faut ajouter, hélas ! que les lâchetés des fonctionnaires français de la collaboration, qu'on voit mêlées parfois dans ces pages au cynisme des nazis, ne sont pas pour nous les passages les moins pénibles de cette lecture.

Encore un mot toutefois. Le monde concentrationnaire étant malgré tout jusqu'à présent un monde en marge de la civilisation qu'il tend à renverser, il dissimule, comme je le disais à l'instant, le principal et le plus atroce de ses activités. La vérité sur les camps allemands ne s'est révélée que lorsque l'Allemagne a été abattue. L'histoire que retrace M. Rousset est donc toute rétrospective. Combien son intérêt serait plus vif si elle pouvait se poursuivre par des documents sur ce qui se passe en ce moment même en Russie, en Pologne, dans les Balkans !

Le livre de M. Rousset brille cependant d'une petite lueur dans cette direction. C'est une ligne d'un rapport sur les Alsaciens (transcrit d'ailleurs avec une erreur de date, très probablement, car il n'a de sens que s'il est antérieur à juin 1941). Ce texte, adressé à Himmler, rend compte du caractère intraitable des Alsaciens et propose finalement cette suggestion :

« Mon Reichsführer, je crois que nous devrions en faire partir la moitié n'importe où. Staline les prendrait certainement. »

Les prisonniers alsaciens que la Russie n'a pas rendus témoignent que le subordonné d'Himmler était bien informé.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Knock — l'Inconnue d'Arras

Le vingt-cinquième anniversaire de la création de *Knock ou le Triomphe de la médecine* vient d'être légitimement fêté au théâtre de l'Athénée par une reprise de l'œuvre. Jules Romains était là, dans une avant-scène ; il écoutait Louis Jouvet développer d'acte en acte les répliques de l'admirable rôle qui a tant fait pour sa renommée. Vingt-cinq ans plus tôt — c'est Jouvet lui-même qui, dans une notice jointe au programme, nous en fait la confidence — tous deux comptaient sur un succès littéraire, « mais pas du tout sur une carrière commerciale » et craignaient que *Knock* ne pût se maintenir plus de trois semaines à l'affiche. Il se trouve qu'aujourd'hui la pièce a été jouée plus de douze cents fois à Paris et a triomphé dans le monde entier.

Quelles sont les raisons de ce succès ? Elles tiennent avant tout à l'excellence d'un comique qui n'a pas été dépassé et qui, sans aucune espèce d'imitation, dans une note absolument neuve et personnelle, rejoint la meilleure tradition moliéresque. Rappelez-vous *l'Amour médecin, le Malade imaginaire, le Médecin malgré lui.* Ils font toujours rire, bien que les ridicules de la médecine et de ses servants au XVIIe siècle n'aient plus rien de commun avec la médecine d'aujourd'hui. De même dans deux cents ans, et si démodés que puissent alors paraître nos présentes façons de soigner et de guérir (ou de tuer), il est permis de penser que *Knock* dilatera la rate de nos arrière-neveux. C'est, comme l'a très bien vu et dit Louis Jouvet, que la pièce ne se limite pas à la simple satire du charlatanisme, de la filouterie, de la hâblerie des uns et de la crédulité des autres. Jules Romains a visé au delà des solennelles approximations de la médecine et de la sottise apeurée des clients. Il a réussi à montrer l'empire de l'idée-force, maniée par une volonté supérieure, sur des hommes toujours prêts à admettre ce qui les dépasse, à condition qu'ils le craignent. On n'a pas assez remarqué, d'autre part, à quel point *Knock* faisait intimement corps avec la doctrine du créateur de l'unanimisme. Sans parler du fameux couplet du dernier acte, au cours duquel le nouveau docteur de Saint-Maurice, ayant amené les vigoureux montagnards de son fief à la « conscience médicale », célèbre, avec un lyrisme assaisonné d'humour, les deux cents maisons du canton où, à la même heure, sont brandis deux cents thermomètres, il apparaît assez clairement que Jules Romains, comme dans *la Vie unanime* de ses débuts et dans l'extraordinaire suite romanesque des *Hommes de bonne volonté,* a réussi à dégager en trois actes denses et percutants un de ces courants profonds qui entraînent les hommes en société et qui, toujours, prennent leur source dans une individualité apte à les canaliser. Et ce n'est pas moi qui m'étonnerai que par ce biais *Knock* ait dès sa création pris le tour le plus classique. Ce classicisme du dessein se retrouve d'ailleurs dans la netteté du dialogue, qui depuis 1925 n'a pas pris une ride.

GERMAINE DUARD, G. CHAMARAT, HENRI ROLLAN, LISE DELAMARE ET J. CHARON DANS UNE SCÈNE DE « L'INCONNUE D'ARRAS », AU LUXEMBOURG.

Il serait injuste de ne pas joindre à cet éloge de la pièce celui de ses interprètes. Louis Jouvet en vingt-cinq années n'a pas jugé utile de modifier sa mise en scène. Il a bien fait. Celle-ci du premier coup avait atteint une quasi-perfection. Quant aux acteurs, si, Jouvet mis à part, qui dans le rôle de *Knock* demeure irremplaçable, la marche du temps a fait qu'ils ne puissent rester les mêmes, du moins les nouveaux titulaires ont-ils sagement, sous le contrôle du maître de jeu, gardé le style de leurs prédécesseurs. Et il faut adresser les mêmes compliments à Pierre Renoir, pittoresque pharmacien Mousquet, à Paul Barge, astucieux et naïf docteur Parpalaid, à Jean Dalmain, à Yvette Etiévant, à Wanda et au reste de la troupe.

Assurément la place de *Knock* est déjà marquée à la Comédie-Française.

L'Inconnue d'Arras, d'Armand Salacrou, vient justement, pour le treizième anniversaire de sa création, de faire son entrée au musée dramatique de la Comédie-Française, qui l'a représentée à la salle Luxembourg. Ce n'est probablement pas la meilleure pièce de son auteur. Je lui préfère pour ma part *les Nuits de la colère,* voire *un Homme comme les autres* ou *Histoire de rire.* Si la donnée initiale est originale — un homme se tue par désespoir d'amour, et toute la pièce tient dans les quelques secondes pendant lesquelles une tradition gratuite veut qu'un suicidé revoit défiler toute sa vie — la façon dont elle a été traitée fait un peu trop penser à une ingénieuse adaptation des procédés pirandelliens. Mais n'importe ! L'intérêt de la pièce n'est pas là : il tient tout entier dans le remarquable tempérament dramatique d'Armand Salacrou, dont *l'Inconnue d'Arras* nous offre un véritable échantillonnage. On y voit le Salacrou tragique, le Salacrou burlesque, le Salacrou lyrique, le Salacrou philosophe, pessimiste, sans oublier le Salacrou agnostique et vitupérant une divinité à laquelle il ne croit pas tout en lui reprochant, par un curieux illogisme, de ne pas s'occuper des hommes. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé », disait Pascal. Tout cela paraît, à la première audition, un peu dispersé et incohérent : à quoi Salacrou serait parfaitement justifié de répondre que le tourbillon d'images susceptible d'assiéger en quelques secondes la pensée d'un mourant ne saurait être ordonné. Mais un censeur malintentionné ne lui répliquerait pas sans pertinence que l'esthétique théâtrale ne requiert pas seulement le mouvement, mais encore un certain agencement, faute de quoi l'attention du spectateur risque de se lasser.

La mise en scène de Gaston Baty ne m'a pas semblé très convaincante. Elle date fâcheusement. J'entends bien que par ces grands rideaux noirs, cette absence de tout décor précis, ces jeux de projecteurs entrecroisés on a voulu suggérer le fond ténébreux d'une conscience où s'agitent des ombres de cauchemar. Mais l'âpreté du dialogue, sa cruelle précision, les blessantes arêtes du style s'accommodent mal de cette nudité.

L'interprétation non plus n'échappe pas à la critique. L'excellent Henri Rollan, de toute évidence, n'est pas le personnage de l'emploi. Jacques Charon, dont je louais dernièrement le talent de composition, n'était pas fait davantage pour incarner ce valet de chambre grinçant qui mène la ronde des fantômes : il a presque toujours été au-dessus ou au-dessous du ton. Il manquait à la fois de rondeur et d'âcreté. Seule M^lle^ Denise Noël, adultère évaporée, est entrée dans la peau de sa Yolande. Elle a marqué un point.

Armand Salacrou méritait, à tous égards, l'honneur qui vient de lui être fait. On eût voulu que son talent effervescent, amer et fort, fût servi avec plus de brillant et de fini.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Un nouveau procédé de cinéma en couleurs

Un film expérimental vient d'être présenté à la presse en vue de montrer la valeur d'un nouveau procédé français de cinéma en couleurs : le Dugromacolor. Cette dénomination bizarre réunit les syllabes initiales des noms des trois hommes qui unirent leurs efforts pour cette invention : MM. Roger Dumas, Georges Grosset et André Marx. Le premier est avant tout un reporter cinématographique, le second s'intéresse spécialement au problème de l'optique, tandis que le troisième a la charge du département commercial, industriel et financier. Leur procédé utilise la méthode dite de synthèse additive, qui est celle qu'a employée également le Rouxcolor. Comme celle-ci a fait l'objet d'une étude approfondie de M. Robert Coulom qui a paru dans le numéro 165 de *France-Illustration* (page 559), il est superflu d'en rappeler les caractéristiques. Bornons-nous donc à énumérer les points par lesquels le Dugromacolor diffère du Rouxcolor.

Au lieu de quatre images sélectionnant les couleurs jaune, bleu, vert et rouge, il n'y en a que trois, pour les couleurs bleu, vert et rouge orangé. En revanche, au lieu de quatre objectifs accouplés à axes parallèles, il n'y a plus qu'un seul objectif, sur lequel est adapté un bloc optique dissociant le faisceau de lumière en trois rayons. Ainsi se trouvent supprimés les inconvénients de la parallaxe. L'emploi d'une lentille de champ à plan convexe est évité, le travail au diaphragme devient possible et la correction des luminosités en cours de prise de vues peut s'obtenir comme dans le noir et blanc. Même dans les champs d'ensemble, qui partent d'un plan situé à 1 m. 50 et qui vont jusqu'à l'infini, tous les plans intermédiaires se trouvent régulièrement repérés les uns par rapport aux autres.

La projection s'effectue au moyen d'un objectif trichromatique qui opère la synthèse à l'écran des couleurs analysées à la prise de vues. Cet objectif est formé de trois éléments et comporte, en outre, un système de réglage qui assure la superposition parfaite des trois images.

Le film de 1.200 mètres intitulé *Symphonie provençale* est un documentaire qui a été spécialement conçu pour mettre en valeur les qualités du procédé. Les différentes séquences ont été tournées dans des conditions de luminosité fort diverses, certaines scènes sans soleil y ont été volontairement incorporées. Les plans d'ensemble ont été multipliés afin de prouver l'absence totale de parallaxe. Les déplacements de la camera sont nombreux et variés : panoramiques latéraux et diagonaux, plongées et contre-plongées, travellings qui démontrent la stabilité de l'image et la non-altération des nuances sur les bords au cours des mouvements. Il est certain que cette démonstration est plus valable que celle d'un film à scénario comme *la Belle Meunière,* que les frères Roux eux-mêmes ont jugé en déclarant que ce ne serait certes pas ni le meilleur ni le pire des films qui seraient réalisés grâce à leur procédé.

A ne juger que d'après ces deux échantillons, le Dugromacolor paraît représenter un progrès par rapport au Rouxcolor. Les franges, qui existent encore, sont moins sensibles. Néanmoins le procédé présente les défauts jusqu'à présent inévitables de la méthode utilisée : manque de luminosité (même sur un petit écran) et affaiblissement de certaines couleurs du spectre (le rouge notamment n'est pas franc). En outre (et à mon sens, c'est plus grave), le metteur en scène ne dispose pas de la faculté que lui permettent les méthodes soustractives, c'est-à-dire de renforcer ou d'affaiblir au tirage, après coup, une dominante.

Car on ne le répétera jamais assez : le problème du cinéma en couleurs n'est pas d'obtenir des couleurs naturelles. Il est sans doute techniquement nécessaire de disposer d'un procédé qui arrive à ce résultat, mais ce n'est qu'un point de départ. Ce qui est véritablement important dans le film en couleurs, c'est qu'il y existe entre les nuances de chaque image un de ces rapports heureux comme les peintres savent en établir dans leurs tableaux. Il n'est que secondaire que ce rapport se rapproche plus ou moins de ceux qu'on constate dans la réalité.

LES TROIS PROMOTEURS DU PROCÉDÉ DE CINÉMA EN COULEURS « DUGROMACOLOR » : MM. ANDRÉ MARX, GEORGES GROSSET ET ROGER DUMAS.

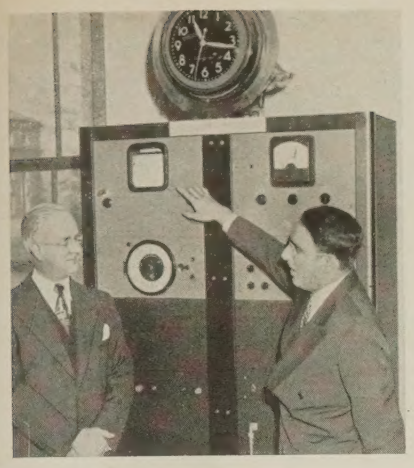
C'est pourquoi je comprends mal l'obstination des inventeurs à mettre leur procédé à l'épreuve par des documentaires où prédominent les extérieurs et qui sont filmés sans l'intervention d'un metteur en scène et d'un opérateur compétents. Ils aboutiraient à des résultats beaucoup plus significatifs et plus convaincants s'ils réalisaient en studio un film qui se soucierait fort peu de reproduire le bleu du ciel ou de la mer, le vert des prairies ou l'ocre de la terre, mais qui créerait entre des teintes choisies un rapport à la fois plaisant à l'œil et correspondant au déroulement d'une action dramatique. C'est la voie qu'a suivie le dessin animé, et celui-ci demeure incontestablement le seul domaine où jusqu'à présent la couleur ait triomphé sans contestation possible.

Le technicolor s'est engagé délibérément ou non dans cette voie. C'est ainsi que les délicats trouveront bien des fautes de goût dans *Jody et le Faon.* J'accorde volontiers que les visages sont bien trop prononcés, que la verdure de la forêt fait plat d'épinards et que les chromos ne manquent pas. En revanche, personne ne contestera la beauté des contre-jour : car, de même que le parlant nous a fait découvrir la valeur expressive des silences, la couleur nous révèle la valeur plastique du noir. Il n'a pas fallu moins de trois opérateurs pour réussir à filmer les daims et les biches, l'ours et les chiens qui sont les protagonistes de cette histoire. Mais le résultat est d'une aisance, d'un naturel incomparables, et je ne vois pas pourquoi je me priverais du droit d'être touché par la simple vue d'un faon bondissant à travers la forêt, puisque c'est une merveille de grâce et d'élégance.

Ce scénario, adapté d'un roman à succès, retrace sans fadeur la rude vie des planteurs georgiens. Il y a quelque chose de délassant à s'intéresser à des gens pour qui le bonheur sur terre consiste à ne pas devoir aller chercher de l'eau à 600 mètres de leur cabane ; de même qu'après tant de vedettes sophistiquées le simple visage d'une femme qui a de vrais sourcils et pas de rimmel prend une beauté reposante.

Wiman, qui s'était déjà fait remarquer dans *Lost week-end,* a fait une intelligente création dans ce rôle peu conventionnel de l'épouse du pionnier que ses travaux exténuants et la perte de trois enfants sur quatre rendent perpétuellement amère. Quant à Gregory Peck il prend doucement la place de Gary Cooper. Le petit Jarma a le physique ingrat et touchant de la douzième année.

PETITES CHRONIQUES



LA PREMIÈRE HORLOGE « ATOMIQUE »

Au Bureau national des recherches, à Washington, M. H. Lyons vient de présenter la première horloge atomique. Basée sur le principe de la fréquence de vibration des atomes à l'intérieur de la molécule, elle est composée d'un tube d'ammoniaque et d'un cristal de roche subissant l'influence de la rotation terrestre. La marge d'erreur n'est que d'un millième de seconde par vingt-quatre heures.

LE PRIX CONTÉ-CARRIÈRE

A l'occasion du centenaire de la naissance d'Eugène Carrière, un prix de 25.000 francs, comprenant une bourse de travail, vient d'être décerné à M. Edmond Kayser pour son tableau *les Deux Petites Chanteuses*.

Le jury, qui comprenait notamment MM. Georges Lecomte, Dunoyer de Segonzac, Jaujard, René Fauchois, de Waroquier, s'était réuni dans l'appartement du fils d'Eugène Carrière. Au cours des délibérations, qui furent longues, ses membres avaient surtout recherché une œuvre s'inspirant de l'esprit du grand artiste disparu.

BIBLIOGRAPHIE

Les Editions S. P. I. D., 372, Faubourg-Saint-Honoré, Paris, viennent de publier un nouvel ouvrage : *De Platon à la Terreur*, où, en passant par Dioclétien, Gerson, le roi Jean, l'Assemblée Constituante et la Convention, MM. Jacques Lacour-Gayet, de l'Institut, et Robert Lacour-Gayet exposent à la lumière de l'histoire sept systèmes d'économie dirigée.

L'économiste et l'historien ont conjugué leur érudition pour donner à ce livre, outre son excellente documentation, une forme d'expression qui permet au lecteur de pouvoir tirer tout naturellement les conclusions qui s'imposent sur le plan de l'actualité.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA POLITIQUE :

Jacques Bainville, *Journal 1901-1918* (Plon, 222 pages). Ce volume — qui sera suivi de deux autres — est formé d'extraits de journaux auxquels Bainville collaborait. Inutile de dire qu'en dépit de son caractère fragmentaire ce journal reflète la parfaite unité de vues qui caractérise l'œuvre de Bainville. Citons au hasard des aphorismes qui l'émaillent :

« L'illusion véritable des modernes, c'est de croire qu'ils diffèrent totalement des hommes qui les ont devancés. »

« Monarchiste ou collectiviste, l'Allemagne ne changera pas sa nature, qui est la plus antipathique à la nôtre qu'il y ait parmi nos proches voisins. »

« Les générations sont solidaires à travers le temps et à travers les sottises. »

« Il y a bien deux Allemagnes : seulement ces deux Allemagnes ne coexistent pas. Elles se sont succédé. L'Allemagne libérale et humanitaire, c'est celle du passé. Elle a encore donné signe de vie après 1848, mais à partir de 1870 elle n'a plus montré que des vestiges languissants. »

« Quand aux démocraties qui surgissent, c'est un monde nouveau. Il ignore la France. Il est indifférent à notre prestige. Il est étranger à notre langue, notre littérature, nos idées. Il n'est pas lié par les engagements politiques de régimes dont il n'a ni l'esprit ni la tradition... »

Ces réflexions datent d'une trentaine d'années. Elles pourraient être d'hier.

LA SOCIOLOGIE ET LA PHILOSOPHIE POLITIQUE :

Alejandro Alvarez, *Rénovation des bases de la vie des peuples* (édition France-Amérique, 168 pages). Juriste de renommée mondiale et membre de la Cour internationale de justice, l'auteur pose la nécessité d'une revision des doctrines et des bases de la vie sociale pour substituer le régime de l'interdépendance au régime de l'individualisme. S'efforçant de corriger l'anarchie léguée au monde par la guerre, il définit les méthodes propres, selon lui, à rénover les sciences juridiques et politiques.

Divers commentaires sont apportés à cette thèse, présentée sous forme de conférence : M. Mireaux y voit le rappel d'une opposition contemporaine des origines de la pensée humaine ; pour lui, l'absolutisme social et la divinisation de l'Etat sont l'aboutissement des théories de Hegel. M. Gabriel-Louis Jaray évoque les communautés internationales du moyen âge ; M. Basdevant souligne la nécessité de la prudence dans toute tentative de reconstruction du droit et montre dans la défense des droits de l'homme par la Charte des Nations Unies l'antithèse des conceptions totalitaires ; M. La Pradelle préconise le renforcement de ces droits par l'accès des individus à la Cour internationale de justice.

ALBERT MOUSSET.

UNE PRINCESSE AU FAUTEUIL PRÉSIDENTIEL

Lors du récent renouvellement de son bureau, l'Assemblée de l'Union française, qui siège à Versailles, a élu vice-présidente S. A. R. la princesse Yukanthor, représentante du Cambodge à l'Assemblée.

Tante du roi du Cambodge, la princesse occupait dans sa province de hautes fonctions dans l'enseignement.

UN INDIEN GÉNÉRALISSIME

Depuis le 15 janvier, le commandement en chef de l'armée de l'Inde est assumé pour la première fois par un officier indien : le lieutenant général K. M. Cariappa, qui succède au général Bucher, dernier commandant en chef britannique.

Natif de l'Etat de Coorg, dans le sud de l'Inde, le nouveau généralissime compta parmi les premiers Indiens sortis de l'Ecole militaire de Daly et fut le premier officier indien admis à suivre les cours de l'Ecole de guerre de Quetta. Durant les hostilités, il servit en Irak et en Iran, puis commanda un bataillon de mitrailleurs rajput et termina la guerre en Birmanie du Nord.

Général de brigade, il suivit en Angleterre en 1946 les cours du collège impérial de guerre. Nommé général de division, il assuma, au début de 1948, le commandement de la région militaire de l'Ouest dont dépendait le théâtre d'opérations du Cachemire. Cette nomination marque une date importante dans l'histoire de l'Inde.

PAUL DELTOMBE. *Plage du Pornichet.*

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Paul Deltombe présente des œuvres récentes à la Galerie Carmine. Ce sont des paysages de soleil d'une douce simplicité qui évoquent une vie paisible dans une chaude lumière ; pas d'accents brutaux, mais une atmosphère subtile, de la blondeur et de l'espace. L'artiste a traduit avec beaucoup de poésie le miroitement des eaux calmes dans sa *Gardeuse de moutons*. Il y a dans les toiles de Paul Deltombe une sensibilité de touche dérivée des impressionnistes ; il y épanche sa joie des impressions pleinement ressenties, traduction d'une nature vraie où le sens figuratif l'emporte sur le chimérisme de l'abstraction.

La Galerie Claude expose des toiles très intéressantes parmi lesquelles Humblot figure avec un *Paysage* et une *Nature morte* : grande sonorité des tons et de la froideur ; mais une certaine grandeur s'en dégage. Une petite toile lumineuse de Mac Avoy, un *Portrait d'enfant* d'Héraut, des *Fleurs jetées sur une table*, toile pleine de poésie de Dauchot, et un beau paysage de Thioult forment, avec d'autres toiles, un ensemble agréable où les qualités diverses de ces artistes se mêlent sans se nuire.

Par la sobriété Arditi atteint à une plénitude, celle de suggérer. La franchise de son style, ses modelés solides, son clair-obscur, ses tons de gris traduisent une vision à la fois objective et suggestive des choses de la vie. Que ce soit de très belles natures mortes faites de réalité et de mystère, un beau paysage provençal au ciel lavande ou des intérieurs paysans, tout ce que peint Arditi est prenant ; on sent qu'une forte volonté d'harmoniser les lignes et les couleurs a présidé à la construction de ces compositions dont la plus grande qualité reste l'évocation. (Galerie Visconti.)

MAURICE SÉRULLAZ.

VIENT DE PARAITRE

LES NOURRITURES NORMANDES D'ANDRÉ GIDE

PAR R.-G. NOBÉCOURT

PRÉFACE DE

THIERRY MAULNIER

ÉDITIONS MÉDICIS

Un volume illustré, 282 pages in-16 jésus

Edition à tirage limité

52 *exemplaires marqués de* I *à* LII *sur papier vélin de Rives avec le nom du souscripteur imprimé en tête du volume et signé par l'auteur, l'exemplaire* .. fr. **2.720**

274 *exemplaires numérotés de* 1 *à* 274 *sur papier vélin pur fil Lafuma, signé par l'auteur, l'exemplaire* .. fr. **1.500**

2.200 *exemplaires numérotés de* 275 *à* 2.474 *sur papier alfa supérieur Lafuma, l'exemplaire.* fr. **720**

Dans toutes les bonnes librairies et aux Éditions MÉDICIS à Paris, 5, rue de Rome (8e) (EURope 34-19) et 63 bis, rue du Cardinal-Lemoine (5e). (ODEon 33-38).

UN JOURNAL

dont le tirage est réservé exclusivement à ses *abonnés* doit faire un *effort constant* pour les satisfaire.

L'OPINION

ECONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Le journal le mieux informé de la Bourse voit le chiffre de ses abonnés augmenter chaque semaine.

Editoriaux de Ch. RIST, de l'Institut, A. SIEGFRIED, de l'Académie française, L. BAUDIN, J. PERCEROU, professeurs de Facultés de droit, etc.

Trois revues complètes : *Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.* Etude critique pour *chaque augmentation de capital Cotes complètes.*

Souscrivez un essai d'un mois: 50 francs. Abonn. 6 mois : 350 fr.; un an : 600 fr. 1, rue Saint-Georges. C. P. Paris 5110-71.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LUCY KROHG

HERMINE DAVID

10bis, place Saint-Augustin

GALERIE CARMINE

51, rue de Seine — DAN 91-10

DELTOMBE

15-31 janvier

DEVENEZ UN VRAI CONNAISSEUR EN ARTS ANCIENS

DE COLLECTION

(TABLEAUX DE MAITRES, MEUBLES, ETC...)

Cette secrète ambition de milliers de gens, la methode absolument inedite de l'A. A. A. la met aujourd'hui à la portee de tous grâce a sa formule du cours hebdomadaire par correspondance.

Non seulement vous enrichirez considerablement votre culture par l'etude enfin rationnelle et pratique des œuvres considerees successivement sous leur aspect : historique, esthetique, technique et comparatif, mais vous serez initié a certains secrets de professionnels qui vous permettront de pouvoir desormais

★ DISTINGUER UN ORIGINAL D'UNE COPIE (tableaux, meubles, etc.)
★ SITUER SON EPOQUE EXACTE
★ IDENTIFIER SOUVENT SON AUTEUR
★ ESTIMER SA VALEUR MARCHANDE

Voulez-vous savoir ce que pensent de cette méthode quelques-unes des **PLUS HAUTES PERSONNALITÉS** *du monde des Arts et de l'Enseignement ?*

Demandez dès aujourd'hui à l'

ACADÉMIE DES ARTS ANCIENS

53, r. du FAUB. POISSONNIERE, PARIS 9e

sa brochure documentaire gratuite nº 34

Elle contient en outre des spécimens de cours et tous renseignements utiles.

Joindre 2 timbres pour frais

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La voix humaine est le plus important facteur de réussite de la radiodiffusion ; dûment enregistrée, elle permet aux interprètes d'hier de prendre rang à côté de ceux d'aujourd'hui ; c'est un élément de vie que le progrès a su prolonger comme le geste. Le chant de Caruso et le jeu de castagnettes d'Argentina font rayonner leur talent par delà les tombeaux. Ils pénètrent dans l'intimité du foyer au même titre que les personnages charmants des contes de Perrault. L'interprétation choisie des deux premiers actes de *la Forêt bleue*, féerie dotée d'une partition de Louis Aubert, diffusée à l'heure où les petits sont endormis, a offert aux grands l'occasion de revivre leur jeunesse, aux sonorités exquises de l'œuvre exécutée par Mmes Turba-Rabier et Moisan, MM. Arnoult, Lovano, Noguerra.

On ne saurait trop louer la qualité du concert européen donné à Paris, relayé par l'Angleterre, la Hollande, le Luxembourg, la Belgique et la Suisse. Le programme, bien composé, groupait les noms de Berlioz, Chabrier, Fauré, Debussy. Et l'on goûta fort le contraste entre la fougueuse ouverture de *Benvenuto Cellini* et l'angélique *Ode à la musique* dont Raugel avait soigneusement réglé les chœurs. C. Maurane détailla le madrigal de *Shylok* et *la Mer* brilla d'un vif éclat. A la tête de l'orchestre national, M. Inghelbrecht a su faire apprécier à l'étranger les belles pages de France.

Les cloches de la cathédrale de Monaco ont sonné, appelant les fidèles à célébrer la fête nationale et à entendre une messe de Palestrina. La chorale dirigée par l'abbé Carol et les voix du chœur de l'orphelinat de Saint-Vincent-de-Paul alliaient agréablement leurs accents à ceux du grand orgue tenu par Bourdon.

La Cité des voix, décrite avec bonheur par Pierre Descaves, devient une réalité. Ce sont elles qui dominent notre siècle.

W. L. LANDOWSKI.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Pour les retraités

Les demandes de renseignements que je reçois de divers côtés m'amènent à préciser quelle est, à l'heure actuelle, dans la complexité des textes législatifs et réglementaires, la situation exacte des fonctionnaires titulaires d'une pension de retraite.

Après avoir été régis par la loi du 14 avril 1924, ils bénéficient aujourd'hui, aux termes du décret du 20 septembre 1948 (1), de la péréquation sur la base des nouveaux traitements, autrement dit, le nouveau chiffre de leur pension sera relevé dans la même proportion que le traitement d'activité afférent à leur grade.

En raison des délais que demanderont les travaux de mise au point de la péréquation, et pour leur éviter une trop longue attente, un décret du 9 octobre leur attribue, *à compter du 1er janvier 1948*, une avance égale à huit fois et demie le montant principal de la pension ainsi que des majorations pour enfants (chiffres portés sur leur carnet de pension).

En outre, aux termes d'un autre décret de même date, le montant en principal des pensions concédées ou revisées au titre de la loi de 1924 et des textes subséquents, à l'exclusion toutefois de la loi du 20 septembre 1948, est majoré, à compter du 1er septembre 1948, d'une indemnité temporaire de cherté de vie fixée à 6.000 francs pour les titulaires du barême A (pensions d'ancienneté) et à 4.000 francs pour ceux du barême B (pensions proportionnelles). Toutefois, cette indemnité ne pourra en aucun cas excéder le montant de la pension calculée sur la base des traitements en vigueur antérieurement au 1er juillet 1933.

En résumé, deux ordres de mesures : l'une, de caractère définitif, avec rétroactivité au 1er janvier 1948 ; l'autre, temporaire, avec effet au 1er septembre seulement.

Les agents départementaux de l'administration des Finances (trésoriers payeurs généraux) ont seuls qualité pour assurer l'exécution des deux décrets ci-dessus. Mais ils ne pourront s'acquitter de cette tâche que lorsqu'ils auront reçu les instructions nécessaires.

Il m'a été affirmé que celles-ci ne sauraient tarder.

J'en accepte l'augure.

P.-L. R.

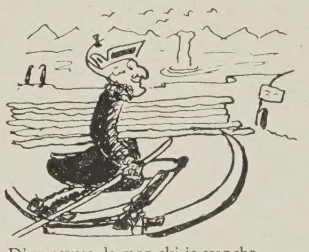
(1) *Portant réforme du régime des pensions civiles et militaires et ouverture de crédits pour la mise en application de cette réforme.* (*J. O.*, 21 septembre 1948.)

LE BARON DE CRAC AU POLE NORD OU SOUVENIRS ENSOLEILLÉS, par CAMI.

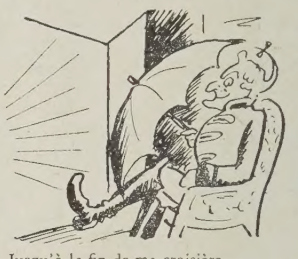
Je naviguais sur l'*Entre-Côtes*,
Bâtiment au nom bienséan
Vu qu'il voguait entre les côtes
Qui bornent tous les océans.
Bref, j'arrive sans avanie
Au pôle et descends aussitôt
« Hôtel de Pôle et Virginie »,
Les Esquimaux ont d'exquis mots !

Formidable était la froidure,
Trois cents au-dessous de zéro !
Les ours avaient des engelures,
Les phoques frissonnaient dans l'eau !
Les pingouins battaient la semelle,
Et malgré mon sang du Midi,
Mes cinq peaux d'ours et ma flanelle
Je me sentais presque engourdi !...

Pour me réchauffer la carcasse,
Je faisais du ski, lorsqu'un jour
Un faisceau de poutres de glace
Dans ma course m'arrête court !
Je m'exclame alors : « Je devine !
« Le mot de l'énigme, je l'ai ;
« Ces poutrelles sont, j'imagine,
« Des rayons de soleil gelés !... »



D'un revers de mon ski je tranche
Les rayons gelés, tout de go,
Ainsi qu'un bûcheron des branches,
Et prenant le glacial fagot
Je le transporte dans ma chambre,
Et bientôt la glace fondant
Le soleil réchauffe mes membres
Du feu de ses rayons ardents !



Jusqu'à la fin de ma croisière
Je fus chauffé. Puis, au départ,
Je mis un stock dans ma glacière
De rayons gelés pour plus tard.
Depuis, chaque hiver ils me servent,
Mais pour éviter en tout cas
Un coup de soleil en conserve
J'ouvre près du feu mon en-cas !

ECHOS ET NOUVEAUTÉS

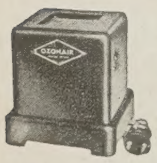
POUR LE TRANSPORT DES SKIS

VOICI le porte-skis O. L. D., marque familière aux lecteurs de *France - Illustration*, puisqu'elle leur a déjà présenté la fameuse galerie de toit O. L. D. maintenant universellement connue, ainsi que tous les porte - bagages et remorques.

Il va de soi qu'O. L. D. a pensé aux skieurs, et ceux-ci pourront transporter leurs skis sans difficulté. Le porte-skis O. L. D. se fixe sur toutes les voitures à un point du pare-chocs et à un point de la carrosserie. Il peut transporter deux paires de skis.

O. LECANU D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

SUPPRIMEZ L'HIVER...



VOUS le pouvez en créant chez vous une atmosphère printanière, légère, vivifiante et agréable au moyen d'un appareil OZONAIR.

Véritable générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, cet appareil introduira dans votre home ou votre bureau les effluves bienfaisants du grand air. Vous pourrez ainsi plus aisément atteindre la belle saison en développant vos moyens de résistance aux épidémies et en acquérant un sommeil reposant.

Ozonair, source de santé, est aussi générateur de bien-être, car il neutralise radicalement les odeurs. Pas de produit chimique ; consommation électrique nulle. C'est le cadeau le plus utile...

Notice franco : OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

PAS DE COURANTS D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE

... si elle est équipée avec des joints métalliques Benoit. Par ce moyen rationnel, vous éliminez, en outre, les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières.

L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 35 %. Augmentation de la température de 4° à 6°.

Posés en feuillures des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoit sont garantis dix ans et pratiquement inusables. Des milliers de références.

Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux Ets E. BENOIT ET Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09. Agence et pose dans toute la France. Représentant à Alger : M. Heiles, Les Brises, Pointe-Pescade.

INVENTEURS !

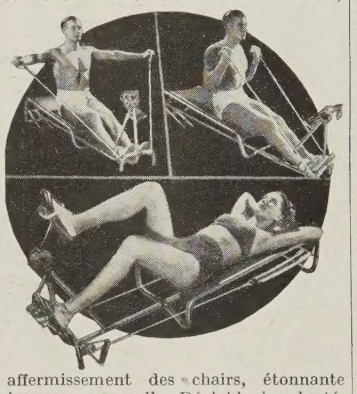
POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Numéro du 26 février : rubrique consacrée au Salon des Arts ménagers.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

UN quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse*, en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

AVANT D'ACHETER UNE CARAVANE

CONSULTEZ les ROULOTTES ALBUET, 131, boulevard Carnot, Le Vésinet (Seine-et-Oise). Tél. 472.

Caravanes confortables, cuisine, toilette, W.-C. séparés.

LES EXPÉDITIONS POLAIRES FRANÇAISES PAUL-ÉMILE VICTOR SONT ÉQUIPÉES PAR LES ROULOTTES ALBUET.

UN APPAREIL DE CUISINE QUI NE COUTE RIEN

LE gril-four MELIOR, d'une conception originale et d'une grande simplicité, vous sera remboursé dans six mois par l'économie de matières grasses et de chauffage qu'il vous fera réaliser.

Cet appareil, en métal épais d'une haute conductibilité calorique, grille sans beurre en quelques minutes toutes les grillades de viande ou de poisson, en conservant à la viande tous ses sucs nutritifs. Grâce à sa cloche polie, il cuit à l'étouffée les braisés de poisson ou de légumes et fait merveille dans la cuisson des rôtis ou de la pâtisserie.

Il fonctionne avec la plus grande régularité et le minimum de combustible sur le gaz, l'électricité, une cuisinière à bois ou à charbon, et même un réchaud à alcool ou à charbon de bois.

Vente en gros : MELIOR, 2, rue Dunois, à Paris. Téléphone : GOB. 44-03. Notice illustrée n° 10 sur demande.

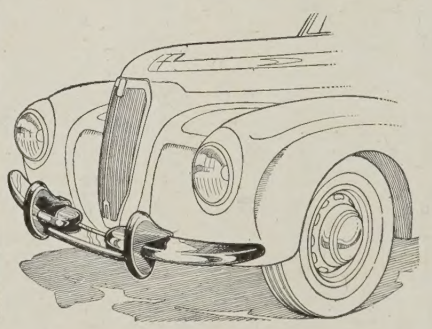
METTONS DU BONHEUR DANS NOS BUREAUX : CELA PAIE

SI vous voulez faire plaisir à vos dactylos, cessez de leur demander de taper un texte ou un tableau en huit, dix exemplaires ou plus : c'est leur cauchemar. Et pensez aux carbones gâchés, déchirés, jetés au panier ; aux corrections si malaisées, aux copies sales, ratées ou illisibles, à l'énervement de l'employée, aux heures supplémentaires. Le prix de revient est vertigineux.

Mais voici une bonne nouvelle ; la Compagnie Grog peut maintenant livrer au secteur privé ses fameuses machines Ormatic pour copier jusqu'à 250 exemplaires ! Quels bijoux ! Les copies sortent à la minute. Maniement enfantin : ni encrage, ni stencil, ni pâté, ni calque, ni photo ! Il suffisait d'y penser. Ce procédé est définitivement adopté aux U. S. A.

Renseignements sur demande à GROG et Cie, S. A., 37, avenue George-V, Paris (8e). Téléphone ÉLY. 14-10. Mentionner *France-Illustration*, s. v. p.

LE PARE-CHOCS « 49 » SPEED.



COULÉ en alliage léger à haute résistance, le pare-chocs « 49 » SPEED réunit toutes les qualités d'élégance et de solidité et donne une ligne nouvelle à la voiture.

Il est inoxydable et conserve son poli malgré les intempéries.

Sa longueur réglable à volonté lui permet de s'adapter sur tous les types de voitures.

Sa grande surface de protection et les éléments interchangeables dont il est composé le feront apprécier de tous les automobilistes.

Le pare-chocs « 49 » vient s'ajouter aux autres accessoires de l'équipement de luxe SPEED :

— Les roues SPEED en alliage spécial à haute résistance ;

— La malle arrière, qui double le volume du coffre.

Pour tous renseignements : Établissements BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

LE BRIDGE (N° 57)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 46

LE MORT
♠ R V 10 2
♡ D V 10 9 3
◇ A 7 4 3
♣ ...

entame: ♣ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A D 6 5
♡ A 5 2
◇ R 6 5 2
♣ A 2

Sud joue 6 ♠. Ouest a relancé de 2 ♣ sur l'ouverture d'1 S. A. de Sud, après quoi Ouest et Est ont toujours passé. Ouest entame du ♣ R. Comment jouer ?

Il faut couper le ♣ R puis épuiser les ♠ des adversaires. Si Est a quatre ♠ — c'est le danger à craindre — Nord-Sud n'auront plus d'atout après avoir épuisé ceux d'Est, mais, ayant gardé précieusement le ♣ as comme arrêt, ils auront le temps d'affranchir puis de passer les ♡ en jouant ♡ as et ♡ 2 pris par le 9, sans impasse à ♡. Le chelem est réussi contre toute distribution des ♡, après l'entame à ♣.

Supposons que le demandeur ait commis l'imprudence de ne pas couper le ♣ R, mais de le prendre avec le ♣ as. Nord coupe ensuite le ♣ 2, joue ♠ R et ♠ V et apprend la fâcheuse nouvelle : Est a quatre ♠. Les épuiser avant d'affranchir les ♡ serait une seconde imprudence, et mortelle cette fois, parce que si Ouest a le ♡ R, comme sa relance de 2 ♣ le fait craindre, l'impasse à ♡ ratera et Ouest défilera ses ♣, le demandeur n'ayant plus d'atout ni le ♠ as pour les arrêter. Nord doit donc risquer l'impasse à ♡ pendant qu'il lui reste encore un atout pour le protéger contre les ♣. Il faut absolument affranchir les ♡ avant d'épuiser les atouts. Si l'impasse au ♡ R rate et si Ouest prend le premier tour de ♡, le chelem est encore réussi si Ouest a ♡ R sec, second ou troisième. Et si l'impasse a réussi, comment continuer ? Ne recommencez pas mécaniquement l'impasse. Ouest peut vous tendre un piège s'il a R x x, il prendrait alors le second tour de ♡, renverrait son dernier ♡ qu'Est couperait, et ce serait la chute. Soyez prudent et jouez l'as au second tour de ♡, avec un petit clin d'œil à Ouest puis, si Ouest et Est ont fourni chacun deux petits ♡, jouez un troisième tour de ♡, en souriant aimablement à Est. Si Ouest avait bien ♡ R x x, Est pourra couper le ♡ R maître, ce qui est sans importance.

Faire l'impasse au ♡ R une seule fois ne manquera le chelem, si l'on a pris du ♣ as au premier tour, que si Ouest a ♡ R x x x ou ♡ R x x x x (ou si Ouest a ♡ R x x et Est peut défausser un singleton à ◇ sur le ♡ R) tandis que couper ♣ à la première levée réussit le chelem contre toute distribution des ♡.

BIBLIOGRAPHIE

G. Richard : *la Méthode des dunes.* Une plaquette de 36 pages, suivie de la nouvelle marque officielle pour 1949.

Éditeur : G. Richard, avenue de Paris, La Baule (Loire-Inférieure).

« Si ce mémento de poche est très suffisant pour jouer la méthode, il est loin de contenir tout ce que nous savons sur son application », écrit, dans sa préface, M. J. Amouraben, capitaine de l'équipe championne de France 1948. Et il nous annonce qu'un grand livre paraîtra dans quelques mois. Contentons-nous pour le moment d'un rapide aperçu.

Il est compté 4 points pour un as, 3 pour un roi, 2 pour une dame, 1 pour un valet, 4 pour une chicane, 2 pour un singleton, etc. Les atouts se comptent chacun deux points par atout au-dessus de cinq chez l'ouvreur, au-dessus de trois chez le répondant. En cas de contrat élevé à sans-atout, on compte deux points par carte de longueur au-dessus de quatre.

Quand les deux mains totalisent le nombre de points suivant, il y a ambiance du contrat indiqué : 25 points pour 3 S. A., 27 points pour 4 ♠ ou 4 ♡, 30 points pour 5 ◇ ou 5 ♣, 33 points pour le petit chelem, 35 points pour le grand chelem.

« La grande innovation de la méthode est de permettre au répondant de faire connaître à l'ouvreur son nombre exact de points dès la première annonce. »

Parmi les autres innovations, citons : le «sans-atout missfit» (ou désaccord), qui oblige le répondant à reparler; l'annonce des bicolores (la plus chère d'abord, la moins chère ensuite, sauf si ♣ fait partie du bicolore, auquel cas ♣ est nommé en premier, pour éviter toute confusion dans le 4 ♣ Blackwood), la conception particulière des ouvertures et des réponses à sans-atout, du contre d'information, du surcontre d'option et du surcontre S. O. S.

Terminons par les demandes de chelem. « Toutes les fois qu'il n'aura pas ouvert à ♣ et que le répondant n'aura pas parlé de cette couleur, ou bien encore toutes les fois qu'il ne pourra y avoir d'équivoque sur son interprétation, l'annonce de 4 ♣ *du capitaine* sera une interrogation Blackwood. » Les réponses seront : 4 ◇ pas d'as, 4 ♡ un as, 4 ♠ deux as, 4 S. A. trois as, 5 ♣ les 4 as. Puis, sur une enchère de 4 S. A. du capitaine, 5 ♣ indique pas de roi, 5 ◇ un roi, etc. Si celui qui interroge revient dans une couleur agréée comme atout, c'est le coup de frein. Blackwood supérieur. Si vous avez un as rouge et un as noir et désirez connaître la couleur de l'as du partenaire, faites l'annonce interrogative de 4 ♣ et annoncez 4 sans-atout. Les réponses seront : 5 ♣ pas d'as, 5 ◇ un as rouge, 5 ♡ un as noir, 5 ♠ deux as.

Une méthode pleine d'idées originales et dont nous attendons avec impatience l'exposé complet.

ÉTUDE N° 47

♣ A V 8 2
♣ R 10 4 3

Comment jouez-vous cette combinaison si ♣ est l'atout et si votre but est de n'y rien perdre ?

(A suivre.)

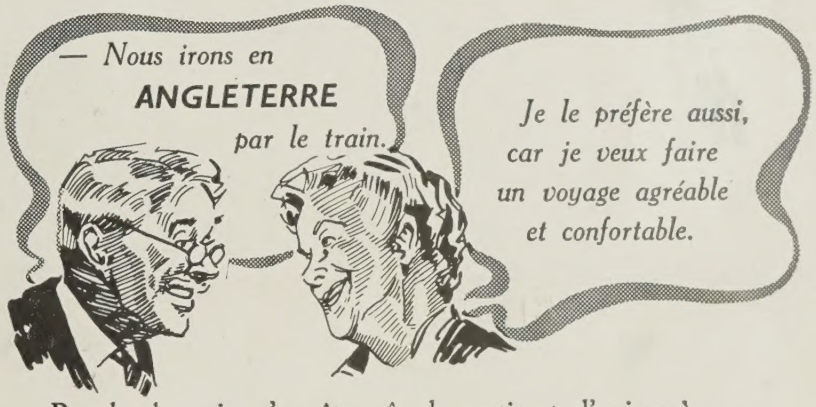
André Chéron.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
ÉTS PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOID" Marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

TOUT BIEN RÉFLÉCHI

vous irez en Angleterre
PAR LE TRAIN



Prendre le train, c'est être sûr de partir et d'arriver à l'heure, c'est pouvoir choisir la classe que l'on veut et emporter tous ses bagages. C'est être sûr de faire un voyage agréable de jour comme de nuit, car dans le train ferry vous dormirez confortablement jusqu'à Londres. Dans la Flèche d'Or et les trois autres trains de jour et sur le bateau, vous pourrez prendre d'excellents repas, vous délasser dans le couloir ou sur le pont, lire ou regarder le paysage.

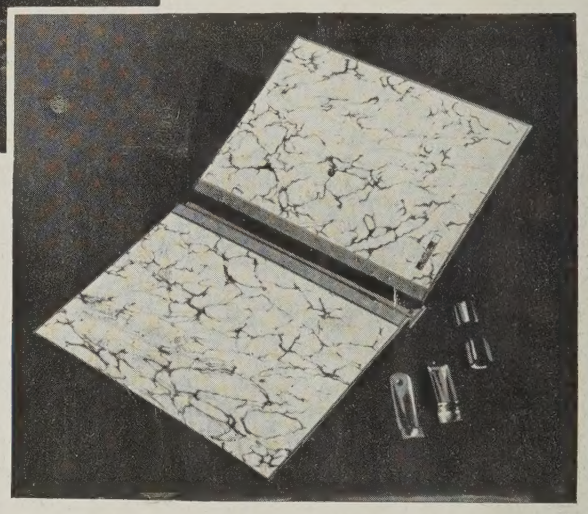
Vous serez un voyageur satisfait.

Pub. Y. Alex. 62-48

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

AVEC LE TRAIN, VOUS PARTIREZ LE JOUR DIT, VOUS ARRIVEREZ A L'HEURE DITE

La reliure Aclé, cartonnée et toilée, permet, grâce à un système judicieusement étudié, de rassembler en un volume agréable à la présentation et facile à consulter la collection de France-Illustration.



POUR CONSERVER
VOTRE COLLECTION DE

France ILLUSTRATION

IL VOUS FAUT UNE

NOUVEAUX PRIX APPLICABLES A PARTIR DU 1er AOUT

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **465** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . **475** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures
la paire . . . . . **50** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
pour **1** reliure . . . . . **110 fr.**
pour **2** reliures. . . . . **140 fr.**

Pour "France-Illustration littéraire et théâtrale"
N° 7 : une année . . . . . **385** fr.
Clefs de montage. . . . . **50** fr.
FRAIS D'ENVOI . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL)
POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

RELIURE MOBILE ACLÉ

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.